

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire



in° 60



Robert Steuckers

La Chine avant les Boxers



Georges Deverrewaere

Les Fusiliers marins à Dixmude



Louis-Christian Gautier

La saga des Paras du Reich



2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €



Un écrivain combattant



Photo de couverture : Guerre des Boxers.
Assaut des forts de Taku
par les forces occidentales.

Ecrivain guerrier ! Jean Mabire le fut et partage à ce titre, dans l'ouvrage de Philippe Randa qui lui est dédié, une place avec d'autres de nos connaissances : Venner, Bergot, Sergent, Bourdier, Bail, Fleury, Saint Loup, etc.. qui méritaient également ce qualificatif.

À celui de **guerrier**, nous préférons le terme de **combattant** car, toute sa vie, Jean MABIRE fut un Combattant : il le fut sous l'uniforme, en France et en Algérie, mais il le fut aussi et surtout pour la Normandie et nous ne lui contesterons pas non plus la qualité de Combattant Européen. À ce titre, il est certain qu'il n'aurait certainement pas vu de gaieté de cœur, la guerre actuelle que se font deux peuples frères de race blanche, de même religion, alors que notre continent subit continuellement une invasion que personne ne veut endiguer ou combattre.

Ce bulletin concourt à mettre en lumière la vie et l'œuvre de Jean Mabire et il est certain que l'histoire y tient un grand rôle car, quoique l'on puisse en penser et en dire, Jean Mabire fut incontestablement un historien.

Tout, ou pratiquement tout dans son œuvre, a un rapport avec l'Histoire, l'Histoire de la Normandie mais aussi l'Histoire de l'Europe et incontestablement l'Histoire simple, l'Histoire guerrière, l'Histoire tout court.

Si nous remontons aux origines, Jean Mabire, nous l'avons suffisamment écrit, fut attiré par le Nord. Le Nord ! Les Vikings ! Ces navigateurs guerriers et quelque peu païens venus d'ailleurs. Ceci l'amena à s'intéresser, par déduction, à l'Histoire Guerrière Germanique qui en fut l'héritière.

C'est ainsi qu'il en fit, dirons-nous, son fonds de Commerce, en particulier celui des troupes de choc du troisième Reich allemand, quoique, parallèlement, il ait écrit sur les paras anglais et américains. L'esprit paras, c'est dans les gênes ! « **Il faut bien vivre** » disait-il et il est certain que lorsqu'un historien ou un écrivain possède un public, il est normal qu'il l'entretienne. C'était de « l'alimentaire » pour certains ouvrages et, bien non honnête serait le premier historien pouvant nous dire le contraire. Certains n'atteignirent la renommée que grâce à cette qualité.

Aujourd'hui, nous n'avons pas désiré vous étourdir de titres ainsi que de textes historiques de Jean MABIRE puisque vous savez tous que son œuvre comporte plus de cent ouvrages. Nous avons désiré faire parler des acteurs, des collaborateurs, des témoins, des disciples, simplement des amis de Jean MABIRE sur certains thèmes qui furent, et pour certains restent, importants.

Nous ne faisons, une nouvelle fois, qu'effleurer son œuvre, mais avec des ouvrages peut-être peu connus ou même méconnus, qui pour certains, reflètent une grande importance, celle de l'époque où Jean Mabire fut grand !

Ainsi que l'Histoire !

La guerre des Boxers, la bataille de l'Yser, les volontaires français sous l'uniforme allemand, le jour J, les paras allemands, les jeunes fauves. Ces événements sont aujourd'hui des instantanés de l'Histoire, parfois oubliés, mais gardent toute leur importance pour ceux qui veulent conserver la plus longue mémoire et la cultiver car l'histoire, dit-on, n'est qu'un éternel recommencement.

Si les luttes et les guerres, depuis la création du monde, font partie de l'univers humanitaire, il est aujourd'hui lamentable de constater que des forces démoniaques sont prêtes à nous sacrifier à leur simple profit.

Oui, Jean MABIRE fut un guerrier à une époque donnée, mais le combat de sa vie fut, sans aucun doute, à l'union des Peuples et des Patries charnelles, **il était tout simplement un Rassembleur.**

Nous désirons conserver sa trace.

Bernard LEVEAUX

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales.

Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple)
20 €

☐ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole,
rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
BP 14 F 59137 Busigny



La Chine avant les « Boxers »

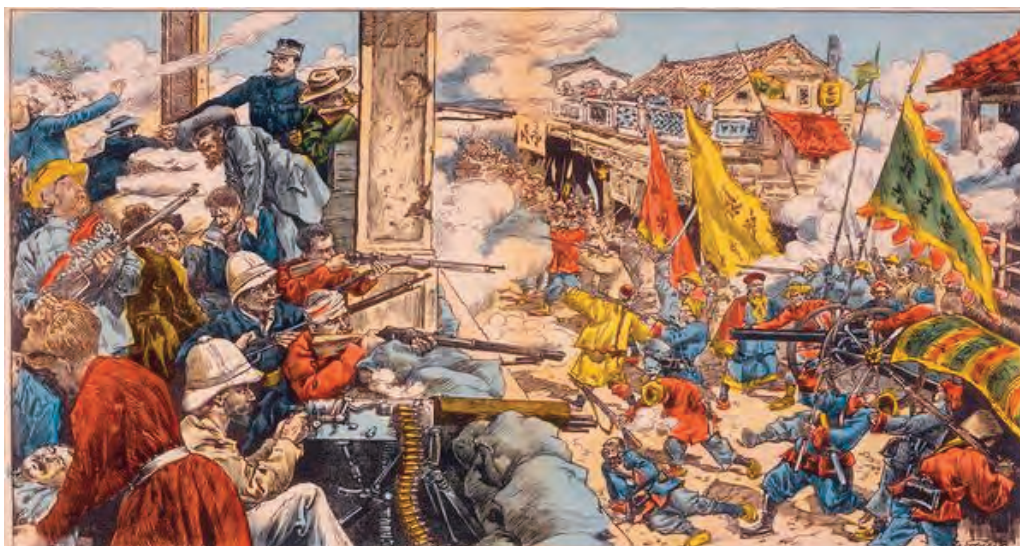
Robert Steuckers

Au XVIII^e siècle, la Chine et l'Inde concentraient, à elles deux, une bonne partie des richesses du monde. L'Inde était déjà sous influence britannique. La Chine ne l'était pas. Elle était gouvernée par un empereur exceptionnel, petit-fils d'un aïeul non moins exceptionnel. L'Empereur Qianlong (Ch'ien Lung) gouverna le Céleste Empire pendant 60 ans, de 1736 à 1796. Il appartenait à la dynastie mandchoue qui avait pris la succession des Ming, une dynastie chinoise han. Le grand-père de cet empereur, Khang Si (1654-1723), avait aussi régné pendant 61 ans, prouvant que la longévité d'un pouvoir est la garante d'un bon gouvernement et d'une continuité féconde. Sous le règne de Khang Si, l'économie s'était consolidée, le niveau culturel de l'Empire n'avait cessé de croître. Une encyclopédie avait été rédigée à l'usage des mandarins. En 1730, Khang Si avait autorisé les Russes à ouvrir un comptoir à Pékin, en vertu du Traité de Kiakhta. Son petit-fils, Qianlong, qui accède au trône en 1736, va mener la Chine au sommet de sa gloire : il est un Empereur travailleur, sérieux, qui prend le pouls de son Empire en effectuant régulièrement des tournées dans ses provinces. Il est auréolé de gloire militaire : en 1757, il a brisé définitivement le pouvoir mongol en Asie centrale. Il a conquis le Turkestan ou Sinkiang actuel (peuplé d'Ouïghours) et a vassalisé le Népal dans l'Himalaya. La Chine a atteint sous son règne son extension territoriale maximale, supérieure à celle qu'elle occupe aujourd'hui. Sa population a cru de manière significative, de 150 à 300 millions d'habitants, grâce à une révolution agricole téléguidée par l'Empereur avisé, qui introduisit le maïs et la pomme de terre en Chine. Comme aujourd'hui, la Chine a



connu sous son règne un exode rural vers des villes correctement administrées, grâce aux conseils judicieux de l'Empereur. La culture ne cesse de se consolider et le Palais compte une bibliothèque particulièrement bien fournie.

Quand l'Empereur abdique en 1796 (il mourra en 1799), le lent ressac de la Chine commence, surtout à cause des intrigues ineptes de celle qui fut sa favorite, He Shen. La mauvaise gouvernance qui s'ensuit, après le décès de Qianlong, provoque les premières révoltes dans les provinces. Les gouvernements qui se succèdent sont faibles mais imposent tout de même des restrictions au commerce anglais et européen : seuls deux ports sont ouverts aux étrangers, Shanghai et Canton. Le ressac politique entraîne la décadence des mœurs : la Chine est minée par l'opium qui, rapidement, sera importé en masse par les Anglais, qui le vendent contre des richesses bien concrètes, telles la soie ou l'argent. En 1839, un fonctionnaire zélé et non corrompu, Liu Xexu, décide de réagir et fait brûler 20 000 caisses d'opium, dans le port de Shanghai. Les Anglais réagissent brutalement en déclenchant la première guerre de l'opium. Elle durera trois ans. Les Britanniques détenaient la supériorité navale et forcèrent les Chinois à signer le Traité de Nankin en 1842, où ils obtinrent la mainmise sur Hong Kong. En outre, les Chinois durent également ouvrir cinq ports au commerce anglais. C'est le début d'une spirale de déclin : en 1844, les Américains exigent d'avoir les mêmes droits que les Anglais, dont l'extraterritorialité pour leurs ressortissants ; en 1845, le Traité franco-chinois de Whampoa ouvre le Céleste Empire au commerce français. Pour les Chinois, c'est le début du « **siècle de la honte** ».





Les Chinois qui ne s'adonnent ni aux affres de la décadence ni à la corruption réagissent dès le début des premiers signes de déclin à l'époque de He Shen, en créant des sociétés secrètes qui entendent rétablir l'ordre. Elles ont souvent le défaut d'être messianiques et irrationnelles. Ainsi, Hong Xiuquan, converti au christianisme auquel il donnera une interprétation très personnelle, amorce une révolte d'une ampleur inouïe pour l'époque. Prétendant être le frère ressuscité du Christ, il se place à la tête de bandes armées qui assiègent Nankin en 1850. La ville tombera en 1853. Quinze provinces de l'Empire suivent cet illuminé, embrasant le Sud de la Chine et la plongeant dans une guerre civile très cruelle. Cette révolte est connue sous le nom de « *Rébellion Taiping* ». Le messianisme chrétien très particulier de Hong Xiuquan proclame l'égalité des hommes et des femmes et l'abolition de la propriété privée. Le maoïsme le plus radical, au XXe siècle, s'en inspirera, mutatis mutandis. Face à ce délire sanglant, le pouvoir impérial, affaibli, disposant d'une armée professionnelle mais numériquement faible, doit composer avec les puissances européennes afin d'obtenir les moyens matériels de contrer la révolte. Cet appui, modeste, des puissances, se fait bien entendu en échange de concessions supplémentaires, d'ouverture au commerce et de légalisation de l'opium. Hong Xiuquan meurt en 1864, mettant fin à une guerre interne qui fit entre 20 et 30 millions de morts, chiffre jamais atteint nulle part dans le monde dans l'histoire. Parallèlement à la rébellion Taiping, qui se déroulait dans le Sud, le pouvoir impérial a dû faire face à la révolte des Nian dans la Nord, d'inspiration plus sociale que messianique. Cette révolte des provinces septentrionales s'étendra de 1851 à 1868. Enfin, la deuxième guerre de l'opium (1856-1860),



contemporaine des deux soulèvements intérieurs, oppose le pouvoir impérial à la France et à l'Angleterre, dont les corps expéditionnaires prennent Canton et pillent le Palais d'été. La Chine doit accepter l'ouverture de onze ports supplémentaires.

La Chine sort bien sûr considérablement affaiblie de ce triple cataclysme, surtout face à un Japon qui s'apprête à entrer dans l'ère Meiji, celle de sa modernisation rapide et efficace. Sur le plan territorial et géopolitique, la Chine perd ses glaces, acquis par les bons Empereurs des XVII^e et XVIII^e siècles : le Vietnam, qui cesse d'être son vassal, la Mandchourie et la Birmanie. Cet effondrement généralisé déforce la Chine par rapport au Japon qui décide, en quelque sorte, de « **chevaucher le tigre de la modernité** », apportée par les étrangers occidentaux. En 1872, le Japon introduit le service militaire et modernise son armée. En 1874, la révolte des Samourai traditionalistes, qui entendent perpétuer le statu quo, est matée par l'armée moderne. En 1876, le Japon signe un traité avec la Corée, dans l'intention de remplacer dans cette péninsule la tutelle chinoise par une tutelle nipponne. Cette démarche débouchera dix-huit ans plus tard sur la guerre de 1894-95 où le Japon modernisé écrasera les armées chinoises et imposera le Traité de Shimonoseki : la Corée passe sous domination japonaise et Formose (Taïwan) est annexée à l'Empire du Soleil Levant. Une humiliation supplémentaire pour les Chinois. Seul le Dr Sun Ya Tsen (1866-1925) en tirera les justes conclusions, en fondant en 1892 sa « *Société pour la Renaissance de la Chine* », qui se donne pour tâche de moderniser l'Empire comme le faisait le Japon. L'inspirateur de cette Société est l'économiste allemand Friedrich List, inspirateur des politiques européennes et américaines d'investissement dans les communications (chemins de fer, canaux, etc.). Le Kuo Min Tang, parti nationaliste chinois issu de la Société fondée par Sun Ya Tsen, fera siennes les idées pragmatiques de List et la politique actuelle de la Chine de Xi Jinping, visant à créer un vaste réseau de « nouvelles routes de la soie » en est un avatar : derrière un verbiage et un décorum communiste, la Chine est confucéenne et listienne, voire schmittienne. Les messianismes socialisants, religieux et xénophobes n'ont pas permis le succès et, au contraire, ont précipité la Chine dans une misère encore plus noire...

En 1898, l'Impératrice douairière Ci Xi (TzuHsi) tient toutes les rênes du pouvoir. Mais ne refuse obstinément de tirer les conclusions qu'il faut : elle rejette toute idée de modernisation, d'adaptation à la façon japonaise, en dépit de la cuisante leçon qu'a été la défaite de 1895. En 1898 toutefois, elle accorde au jeune Empereur Guangzu (KuangHsü) cent jours pour parfaire des réformes modernisatrices. Ce sera un échec, prévisible vu la brièveté de temps laissé aux réformateurs rationnels, inspirés par une pensée confucéenne réinterprétée dans un sens innovateur. Les conseillers de Guangzu, qui avait initié cette tentative audacieuse de sortir de l'ornière d'un traditionalisme confucéen



figé, seront décapités. Le jeune Empereur sera enfermé dans ses appartements du palais. Ci Xi impose alors un maximum de fonctionnaires et de généraux mandchous, imaginant ainsi consolider un pouvoir qui, pourtant, échappait désormais totalement à cette ethnie qui avait fait la gloire de la Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ces favoris de Ci Xi sont désormais autant d'obstacles au développement de l'Empire et les révoltés han (quelles qu'aient été leurs options religieuses ou idéologiques) crient : « **Renversons les Qing (Ch'ing) et restaurons les Ming!** », ces derniers ayant été une dynastie purement chinoise. Parmi ces partisans d'une restauration Ming, on trouve les futurs Boxers, rendus célèbres suite aux « **55 jours de Pékin** ». Au début de leur itinéraire, ils criaient : « **A bas les Mandchous et toutes les choses étrangères** ». Le terme de « Boxers » est relativement injurieux. Il leur a été accolé par les journaux londoniens. Ils s'auto-désignaient comme les adeptes d'une « *Société des Poings d'Harmonie et de Justice* » (I Ho Ch'üan). Ils sont foncièrement xénophobes et, comme l'Impératrice Ci Xi, sont hostiles à toute forme de modernisation. Pour adhérer à cette « *Société* », il faut subir une initiation, qui mène les récipiendaires à entrer en transe. Au combat, les Boxers se lancent à l'attaque en chantant des couplets d'exorciste et en se croyant invulnérables (sauf si les « esprits » les abandonnent car ces esprits savent les fautes qu'ils ont commises jadis).

Le mouvement prend de l'ampleur, favorisé par de hauts fonctionnaires, dont des Mandchous xénophobes, parmi lesquels le gouverneur YüHsien, qui ferme les yeux sur les activités des Boxers dans l'espace de sa juridiction. Ce glissement du pouvoir impérial, qui se met à favoriser les révoltés, fait disparaître l'hostilité première que ces derniers vouaient aux Mandchous. Le slogan devient : « **Protégeons les Qing (Ch'ing), exterminons les étrangers!** ». La haine des uns et des autres se porte également sur les chrétiens chinois, accusés de favoriser les menées des étrangers. Grâce à l'appui de hauts fonctionnaires et de la cour, l'agitation atteint son comble à la fin du printemps de l'année 1900 : Ci Xi entend instrumentaliser les Boxers et ne veut pas d'une rupture avec ces éléments turbulents car elle se souvient forcément du désastre des révoltes précédentes, celles des Taiping et des Nian, où la répression

exercée par le pouvoir impérial avait prolongé les hostilités et ruiné le pays : l'Impératrice douairière ne pouvait se permettre de rééditer de telles opérations. A la cour, le Prince Tuar, sympathise avec les Boxers. Les choses vont alors très vite se précipiter : le 11 juin 1900, un diplomate japonais est assassiné ; le 13 juin, les Boxers amorcent un massacre de chrétiens chinois et de missionnaires ; dans les jours qui suivent, les arsenaux sont pillés. Le pouvoir impérial, incarné par Ci Xi, fait semblant de vouloir mater la révolte en décrétant la loi martiale. Celle-ci implique que tous les ressortissants étrangers doivent gagner le quartier des légations. Les diplomates occidentaux ne sont pas dupes. Seul le ministre d'Allemagne, von Ketteler, entend poursuivre les négociations : il est assassiné en se rendant au palais. Le 20 juin, les Boxers et l'armée régulière ouvrent le feu sur le quartier des légations. Le siège de 55

jours des legations commence, ce siège que Jean Mabire nous a si magnifiquement narré, ce siège que le fameux film de Nicholas Ray de 1963 a mis en scène avec Charles Heston, Ava Gardner et David Niven.

La leçon majeure à tirer de cette brève rétrospective de l'histoire chinoise, c'est qu'une entité impériale ne résiste au temps et aux forces surnoises du déclin, toujours tapies et à l'affût, que par la continuité du pouvoir unique, par le sérieux administratif des plus hautes instances impériales et de l'Empereur lui-même, par la défiance à l'endroit des « accéléracionistes » messianiques ou idéologiques. Xi Jinping a certainement retenu les leçons et l'exemple de Khang Si et de Qianlong.

Robert Steuckers



Bibliographie

Cette bibliographie reprend plusieurs ouvrages didactiques qui donnent une bonne chronologie des événements historiques et offrent des résumés succincts des périodes stables et troublées de l'histoire chinoise.

- **Jung CHANG**, *Empress Dowager Cixi*, Vintage Books, London, 2014.
- **Carlo DRAGONI**, *L'ultima imperatrice della Cina*, Iduna Edizioni, Sesto San Giovanni (MI), 2021.
- **Ludwig KÖNNEMANN**, *Historica – Grote Atlas van de Wereldgeschiedenis*, Parragon Books Ltd, Bath (UK), 2012.
- **Jim MASSELOS**, *The Great Empires of Asia*, Thames and Hudson, London, 2010-2018.
- **Pankaj MISHRA**, *Aus den Ruinen des Empires – Die Revolte gegen den Westen und der Wiederaufstieg Asiens*, S. Fischer, Frankfurt a. M., 2013 (Lire surtout le premier chapitre consacré au lent effondrement des empires asiatiques du XVIIIe au XIXe, pp. 32-51).
- **Ian MORRIS**, *Why the West Rules for Now – The patterns of history and what they reveal about the future*, Profile Books, London, 2010.
- **J. M. ROBERTS**, *The Far East and a New Europe*, vol. 5 of « *The Illustrated History of the World* », Time Life Books, Alexandria (Virginia), 1998.
- **Robert STEUCKERS**, *De l'Eurasie aux périphéries, une géopolitique continentale*, vol. II de « Europa », Editions Bios, Lille, 2017 (voir pp. 72-80).
- **Robert STEUCKERS**, *L'Europe, un balcon sur le monde*, vol. III de « Europa », Editions Bios, Lille, 2017 (voir pp. 241-255).
- *Wereldgeschiedenis in beeld*, Parragon Books Ltd, 2005.
- *History of the World*, Dorling Kindersley Ltd, London, 1994-2004.
- *La grande chronologie illustrée de l'histoire mondiale*, Losange/Maxi Livres, 2004.



Courage, Héroïsme, Sacrifice, Honneur, Gloire?

La bataille de l'Yser. Les Fusiliers marins à Dixmude

« Voilà M. Le Président, Mesdames, Messieurs ce que je voulais vous dire. Je ne suis pas venu célébrer la victoire dont je me suis réjoui pour mon pays en 1945. Je ne suis pas venu souligner la défaite parce que j'ai su ce qu'il y avait de fort dans le peuple allemand, ses vertus, son courage et peu m'importe son uniforme et même l'idée qui habitait l'esprit de ces soldats qui allaient mourir en si grand nombre. Ils étaient courageux. Ils acceptaient la perte de leurs vies. Pour une cause mauvaise mais leur geste n'avait rien à voir avec cela. Ils aimaient leur patrie. Il faut se rendre compte de cela. L'Europe nous la faisons, nous aimons nos patries. Restons fidèles à nous-mêmes. Relions le passé et le futur et nous pourrions passer l'esprit en paix le témoin à ceux qui vont nous suivre. »

Non, ces paroles ne sont pas de Jean Mabire ! Mais on peut se demander si celui qui les a prononcées n'avait pas lu quelques-uns des livres de la riche bibliographie de notre ami. Qui alors ? François Mitterrand ! En ce 2 mai 1995 au Schauspielhaus de Berlin à l'occasion du 50e anniversaire de la fin de la 2e guerre mondiale en Europe.

Dans toute son œuvre Jean Mabire n'a jamais glorifié la guerre. Il vous parle du soldat, de son courage et / ou de sa peur, de ses souffrances, de sa rage ou de son épuisement. De sa mort. La guerre est laide, barbare, sanglante et là que de chair lacérée et putréfiée, de poudre de gaz, de lance-flamme, de phosphore, viols, famine, typhus. Un art ? Oui celui de la destruction de l'œuvre des hommes.

Villes mutilées ou anéanties, villages disparus. Merveilles architecturales pulvérisées. Bibliothèques millénaires réduites en cendres, vols, pillages.

En ce premier trimestre de 2022, en Europe, la guerre se rappelle en notre bon souvenir. Mais n'est-ce pas tout simplement l'histoire de l'humanité ? En tout cas les prophètes de la fin de l'histoire en sont pour leurs frais. Au chômage ! Depuis que nos lointains ancêtres les « **hommes des cavernes** » comme on disait encore naguère (soyons à la page : n'oublions pas les femmes des cavernes !) ont découvert que le pieu acéré qu'ils utilisaient à la chasse pouvait tout aussi bien régler leurs problèmes avec le clan voisin, la guerre était inventée. De-

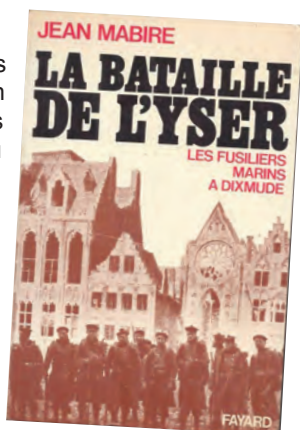
puis d'arc et flèches en gourdin, de fronde en lance-pierres, de javelot en casse-tête vint la poudre et de la bombarde on passe au bombardier. Nous arrivons au moment historique auquel vous invite Jean Mabire dans son ouvrage sur la bataille de l'Yser. La guerre industrielle, la mitrailleuse. On n'est pas encore au gaz mais cela ne tardera pas. Ce sera à Langemark, tout près de Dixmude.

Dixmude sur Iser

Jean Mabire s'est attaché à ce lieu précis du front occidental de 14-18 au tout début de la guerre qui commence en août 14 pour mettre en lumière le destin des hommes de la brigade des fusiliers marins de l'Amiral Ronarc'h durant la période octobre-novembre de la fameuse « course à la mer » qui aurait dû mener les Allemands à Dunkerque, Calais, Boulogne et ensuite prendre Paris par un vaste mouvement vers l'ouest. L'Yser, l'Artois et la Marne changeront le cours de l'histoire.

Plus d'un siècle plus tard que reste-t-il du souvenir de cet épisode capital de la « **grande guerre** » ? À vrai dire pas grand-chose. Certes « La Marne » ou « Verdun » en rue ou en boulevard signifie encore quelque chose. On serait sûrement déçu si à Paris on ne renseignait sur ce qu'évoque pour le riverain ou le passant de « Boulevard de Dixmude » qui se prolonge par le « boulevard de l'Yser » embranché par le « boulevard de la Somme » voisin au-delà de la porte de Courcelles, du boulevard de Reims puis en enfilade le court boulevard du Fort de Vaux et l'inhabité « boulevard de Douaumont » le tout dans le XVIIe arrondissement, toutes ces voies ouvertes sur les anciennes « fortifs » et se confondant avec le « péric ». Les distingués et glorieux généraux et maréchaux fréquentent plutôt les plaques du XVIe. Ronarc'h et ses fusiliers marins ?

Inconnus au bataillon ! (Cinquante-cinq noms de rues sont dédiés à des généraux sur le plan de la capitale...) Mangin, si si ! On peut supposer qu'en Bretagne on en sait un peu plus sur cette brigade dont le recrutement est à plus de 80 % breton et dont le chef est originaire de Quimper/Kemper. Pour nous rappeler ce fait Jean Mabire émaille régulièrement son





récit riche en dialogues avec des interjections, exclamations ou autres jurons en langue bretonne. Nous reparlerons de cette langue un peu plus loin.

Il est bien difficile de faire une fiche de lecture du livre de Jean Mabire sur cette bataille de l'Yser. Quel fil conducteur dans ce chaos des premières semaines de guerre ? Invasion de la Belgique neutre au secours de laquelle l'armée française vole et laisse, en un jour, 25 000 morts ! Etalle, Rossignol, villages aux noms bien doux pour un fleuve de sang. Résistance de la petite armée belge dans les forts de Liège. Avancée allemande sur Bruxelles, encerclement d'Anvers, retraite le long de la mer vers Ostende. Tout cet épisode est jalonné d'exactions de la part de l'armée du Kaiser. Massacres de populations civiles, sacs et incendies de villes et villages (visé sur la Meuse, Dinant, Tamines en Wallonie. Le pays flamand n'est pas épargné Aarschot, Malines, Deudermonde et surtout Louvain, où il n'y a plus un soldat belge, est livrée aux flammes par la soldatesque enivrée dans les riches caves de cette cité universitaire.

L'incomparable bibliothèque quatre fois centenaire est dévastée par l'incendie. Tout ceci au faux prétexte des agissements de prétendus « francs-tireurs ». Ces crimes de guerre sont attestés et irréfutables. Entre 5 000 et 6 000 morts civils. Mais qu'il nous soit permis de rappeler qu'un petit siècle auparavant ce qu'on appelle encore de nos jours « une épopée » avait ravagé l'Europe de Lisbonne à Moscou ou encore quelques décennies plus tôt en Alsace ou au Palatinat les troupes de Louis XIV avaient fait haïr le nom même de français dans toute l'Europe. Un festival d'atrocités. « **Le barbare qui se croit civilisé trouvera toujours des barbares plus barbares que lui** ». « Le Hun » qui coupe les mains des petits enfants belges. Revenons à nos fusiliers marins et à leur chef et



résumons dans les grandes lignes le parcours qui les mènera sur les rives de l'Yser dans les spongieux polders des Flandres. Formée en Bretagne, la brigade fait étape à Paris un temps pris par le train *cahin caha* monte vers le nord. Direction Dunkerque, le but théorique du voyage est Anvers et son camp retranché : le réduit belge censé arrêter les Allemands et abriter le gouvernement du royaume. Las ! Anvers est déjà investi et on renonce à aller plus loin que Gand. C'est sur les rives de l'Escaut que la brigade perd ses premiers soldats. Marche arrière toute ! Gand ne tiendra

pas. Repli sur les positions absolument pas « **préparées à l'avance** ». Protégé par la Royal Navy, le gouvernement belge vogue vers un havre de calme et de tranquillité. Il est allé voir la Normandie, s'y est plus et y resté jusqu'à la fin des hostilités. Son adresse ? *Sainte Adresse 76310*.

Nos fusiliers eux accompagnent sur la route de la retraite vers la mer des troupes belges et anglaises. Le 17 octobre ils sont à Dixmude. Ils y resteront jusqu'à la relève le 16 novembre. Enfin ici comme sur la route de Gand à l'Yser on ne peut que relire le récit qu'en fait Jean Mabire. Bravoure, courage, hauts faits militaires, anecdotes qui paraissent insignifiantes mais qui marquent le survivant pour la vie, assauts, replis, nouveaux assauts, embuscades, tranchées, mitraille, froid, poux et punaises, humidité, gel, faim, sommeil, débrouillardise et système D, peur et abnégation en même temps. Tout en même temps. Sous un déluge d'obus. Tout est fracas. On ne peut pas ici rivaliser avec Maître Jean, quelle plume toute de même notre Jean Mabire ! Il faut tout simplement le lire et on comprendra pourquoi et comment de jeunes matelots pêcheurs de Léon ou Cornouaille, Brestois ou Vannetais à un âge où on n'est pas encore sorti de l'enfance ont pu aller se battre et mourir si loin de leur patrie. 1 200 tués et un





millier de disparus. À Dixmude et Ypres on trouvera un mémorial pour d'autres bretons, il est constitué d'un authentique dolmen et d'un tout aussi véritable calvaire breton. Ces deux éléments en un granit qui manque tant à la Flandre. Les âmes des disparus y trouvent peut-être un point de repère.

Dixmude et la Bretagne

Sur le chemin qui va du fameux pont sur l'Yser à la grand-place, dans un petit square triangulaire à l'ombre de quelques arbres on trouve un modeste monument qui perpétue le souvenir de l'amiral Ronarc'h et de ses fusiliers marins.

En 2006, la ligue bretonne des droits de l'homme avait souhaité apposer une plaque bilingue breton-français en l'honneur de ceux tombés ici.

**Enor d'ar Vretoned
marv e Dixmuiden evit ar Frankiz
16 a viz here – 10 a viz Du 1914**

*En l'honneur des Bretons
morts à Dixmude pour la liberté
16 octobre – 10 novembre 1914*

Les autorités locales n'y voyaient aucune raison de s'y opposer et donnèrent leur approbation. Comment cette nouvelle vint aux oreilles de l'Association du Souvenir français et à celle de son représentant en Belgique, c'est-à-dire l'attaché militaire de l'ambassade de France à Bruxelles reste un mystère.

Le Souvenir français est une fort honorable association dont l'action vis à entretenir les tombes des soldats français « *tombés au champ d'honneur* » selon l'expression consacrée. Elle est apparue après la guerre de 1870 pour veiller à ce que ces soldats reçoivent une sépulture décente. C'était à l'époque chose nouvelle, les cadavres, surtout des simples soldats étaient laissés sur le champ de bataille, les pauvres des villages ou bourgs voisins venaient les dépouiller de tout ce qui était récupérable, les corbeaux et les rongeurs faisaient le reste. L'initiative du Souvenir français était (ou est encore) parfaitement louable. Seulement ce Souvenir français pratique la religion française établie : le jacobinisme. « **En aucun cas les inscriptions ne peuvent comporter de référence locale ou régionale** » précise le courrier envoyé au bourgmestre de Dixmude par le délégué du Souvenir français quelques jours avant la cérémonie prévue. Que dirait-on en France si cette triste affaire se passait au détriment de soldats francophones du Québec ou d'autres provinces canadiennes ? Le Souvenir français aurait pu se demander si au moment d'expirer quelques soldats de la République n'avaient pas prié ou appelé leurs mères ou leurs bien-aimées, en catalan, basque, occitan, corse, flamand, breton, voire même en allemand tel qu'il est parlé en Alsace ou Lorraine thioise par de glorieux déserteurs des départements annexés venus à travers les lignes rejoindre les poilus. Il n'était que d'écouter les réactions hystériques de certains



politiques ou journalistes sur les plateaux de télévision suite aux événements récents en Corse. Oser accorder des droits aux langues régionales ! La boîte de Pandore ! Tous ces « experts », « fins connaisseurs », ces « spécialistes », ces « sachants » nous mettent en garde contre cette extravagance.

Vive l'unilinguisme de stricte observance ! Pendant ce temps-là à la télé, on peut voir une pub de « *Wall street English. Tous les Français parlent anglais* »...

Diksmuide in Vlaanderen Dixmude en Flandre

Par ses intérêts et ses nombreuses fréquentations Jean Mabire avait une connaissance intime et pieuse de la Flandre et de sa culture – cf. *Bulletin des Amis de Jean Mabire* n° 45. Au terme de son ouvrage sur la bataille de l'Yser il consacre deux bonnes pages à l'aspect purement flamand du site et à sa signification dans l'histoire du mouvement d'émancipation linguistique culturel et politique du peuple flamand. Si Dixmude est peu, voire pas du tout connu en France, il va sans dire qu'en Belgique flamande ou wallonie, le lieu a une résonance toute différente une charge conflictuelle encore bien d'actualité. Dans la presse et l'édition flamande on aura un regard globalement positif. Ici chacun sait que c'est un chapitre fondamental qui a été écrit dans le grand livre de l'histoire de la Flandre et de son combat pour la reconnaissance du droit à parler et vivre sa vie dans sa propre langue chez soi.

Dans les milieux des médias écrits, parlés ou télévisés francophones belges (les seules sources auxquelles s'abreuvent les journalistes français en quête d'information sur la Belgique) l'atmosphère générale est tout autre. Longtemps ce furent des flots d'injures, de mépris, de condescendance, arrogance à l'égard des bouseux flamins (qui ont toujours représenté en-



viron 60 % de la population belge) qui avaient l'outrecuidance de réclamer pour leur « **jargon informe et vaseux** » (dixit Maurice Maeterlinck) les mêmes droits que ceux de la langue française. D'ailleurs dans les années soixante-dix (septante!) à Bruxelles le parti Front « démocratique » des francophones placardait des affichettes affirmant que les « **gens distingués parlent français** ». Beaucoup en sont encore persuadés. Bonne nouvelle, à la longue ils vieillissent, les discussions entre les néerlandophones et francophones de nos jours tournent surtout autour de qui alimente et qui profite des caisses de l'état. Pas très romantique.



A Dixmude, de 1914 à 1918, quand l'inondation des polders par l'eau salée de la mer du Nord a fixé un front belgo-allemand jusqu'à une dizaine de km d'Ypres les choses sont bien différentes. Le lambeau de terre coincé entre le front et la frontière française reste bien belge c'est-à-dire aux mains des francophones comme depuis 1830. Toute la Belgique institutionnelle, la cour, la justice, l'administration, l'économie, le parlement, la finance, l'enseignement, la diplomatie, le haut clergé et bien entendu l'armée fonctionnent en français. De toutes ces institutions les plus opposées à l'introduction du néerlandais dans leur fonctionnement sont l'armée qui ne l'adoptera réellement comme langue de commandement que vers 1955 et la diplomatie qui attendra le début des années 1970 pour rétablir un certain équilibre. En 1914 on vient à peine d'abandonner le suffrage censitaire au profit du suffrage universel masculin « **tempéré par le vote plural jusqu'à 3 voix** » qui favorise encore la fortune et les diplômés. Diplômes obtenus en français puisqu'il n'y a aucune université qui les collationne en néerlandais. Même la très catholique Louvain. L'enseignement primaire ou secondaire n'est pas obligatoire. Au premier trimestre 1914 finalement le parlement en vote le principe. Pour ce qui concerne la vie économique et sociale il faut attendre 1973 pour que le néerlandais soit imposé en Flandre aux entreprises privées industrielles et commerciales à la fureur de certains francophones qui y voient l'application d'un droit germanique nazi (le magazine bruxellois « *Le Pourquoi pas ?* » (12-11-86)).

Continuer l'énumération d'un siècle et demi du mouvement flamand deviendrait vite fastidieux. Si l'on maîtrise le néerlandais on peut consulter la 1^{re} édition de l'Encyclopédie qui lui est consacrée ⁽¹⁾.

Attardons-nous donc sur l'armée belge de 1914

Dans cette armée un caporal doit obligatoirement savoir parler le français, (c'est forcément un flamand bilingue). En revanche on

peut-être général sans parler un traître mot de la langue du trouffion de base fraîchement sorti de sa ferme ou de son atelier textile. Petit problème en 1914 l'essentiel de la troupe est recruté chez les Flamands. À cela plusieurs explications qui vite servent d'excuse aux francophones: la piétaille flamande est plus nombreuse parce que la Flandre est plus peuplée que la Wallonie (ce qui est exact) ensuite l'invasion allemande a été si rapide que l'on n'a pas eu le temps de mobiliser tous les francophones (ce qui est au

moins en partie exact).

En revanche on se demande pourquoi le corps des officiers refuse de parler la langue des soldats de base qui – comme le dit Jean Mabire – sont 80 % de leur effectif. Incapacité intellectuelle? Ou aversion pathologique pour la langue du subalterne – de celui qui, dans le civil, n'est qu'un journalier, un paysan, un garçon de courses, un cantonnier, un marin pêcheur ou un mineur de fond. N'assure-t-on pas au touriste français qu'on parle sa langue en Belgique « **dans tous les commerces et établissements d'une tenue moderne** ». « **Le français est la langue de l'élite éclairée, de la population instruite, etc, etc...** ».

Rapidement les soldats des tranchées se lassent du comportement hautain et linguistiquement méprisant du capitaine de compagnie qui donne ses instructions le matin et qui ponctue la liste des corvées du jour par un sonore « **Pour les Flamands, la même chose!** » C'est là qu'intervient le caporal dont il vient d'être question plus haut, le capitaine lui consacrera son temps de repos pour parfaire son anglais, surtout s'il a réussi à mettre sa petite famille à l'abri dans la verte campagne du Kent ou du Surrey. Agacés par leur encadrement, les soldats flamands forment des comités, des cercles qui émettent des revendications. Ils iront jusqu'à faire circuler des pétitions et même une lettre ouverte au roi Albert I^{er}.

Intolérable! Inadmissible! Séditieux!

La justice militaire belge va y mettre bon ordre. La France a mis à la disposition de la Belgique pour ses arrières toute une zone qui s'étend jusqu'au-delà de Calais (camp d'entraînement, intendance, hôpitaux, etc...). C'est à Calais que siège la justice militaire belge et que l'on va s'occuper des récalcitrants. Certes reconnaissons qu'il n'y a eu aucune condamnation à mort pour faits « politiques ». Mais il faut bien casser quelques rares officiers trop compréhensifs. Joris Van Severen sera de ceux-là, le lieutenant sera dégradé et redeviendra simple soldat. La Belgique envoie ses condamnés aux bons soins de la gendarmerie française dans les prisons militaires ou des commandos disciplinaires en Normandie ou

⁽¹⁾ Editions Lannoo 1973.

Deux tomes : en tout 2113 pages... Bonne lecture!



dans l'Oise. L'établissement belge dont le Cardinal Mercier primat de Belgique (celui qui a dit dès 1908 que parler d'une université flamande c'est ne pas comprendre le sens du mot université, entretient donc un climat peu favorable à l'épanchement de chauds sentiments en faveur de la « Mère Patrie » chez nos soldats flamands).

Pire encore ! Lorsqu'ils sont tués on ne leur offre qu'une stèle en... français ! « *Mort pour la Belgique* ». L'autorité militaire leur refuse une épitaphe dans leur langue ! Outré par tant de mesquinerie, un sculpteur irlando-flamand Joe English, soldat dans l'armée belge, conçoit la fameuse tombe des héros ou croix des héros (*Heldenhuldekruis*) en forme de croix celtique avec le fameux AVVVVK « *Alles voor Vlaanderen voor Kristus* » que réclament un nombre grandissant de soldats ou leurs familles.

Dès février 1918 certaines de ces tombes sont barbouillées de ciment. Première profanation, ce n'est pas la dernière. Dans les premières années d'après guerre 1919-1925 des pèlerinages flamands s'organisent dans différents lieux où sont enterrés des soldats qui avaient choisi la croix de Joe English.

En mai 1925 deuxième profanation

Sur ordre de l'autorité militaire plus de 500 stèles sont concassées pour servir de remblai à une route à Adinkerke. Souvent les profanations de cimetières militaires ou non, sont le fait de sombres crétins avinés ou drogués. En Belgique dans ces années-là c'était l'état ! Une vague d'indignation traversa toute la Flandre et révolta certainement aussi des anciens combattants wallons. Pour réparer cet affront on construira une belle tour dans le style contemporain de cette époque, L'Art Déco. Haute d'une trentaine de mètres elle se reflétait dans les eaux de l'Yser. Nous sommes obligés de



conjuguer le verbe refléter au passé, car cette tour n'est plus. En 1945, après la Libération, des « inconnus » procèdent à un premier attentat, la tour qui dans sa crypte abrite des cercueils de victimes de la guerre ou de soldats militants de la cause et endommagée.

Troisième profanation

Dans la nuit du 15 au 16 mars 1946, la tour est définitivement réduite à un monceau de décombres. Une enquête judiciaire ne mènera à rien. On relèvera seulement une coïncidence bizarre, il y avait à peu de distance un site de déminage de l'armée belge. Pour le reste des « inconnus ».

Dans les années suivantes les pèlerinages déplaceront des foules considérables, puis les choses étant ce qu'elles sont, petit à petit au fur et à mesure que la Flandre engrangeait des succès et la Belgique se transformait en un État fédéral, à bien des égards d'ailleurs confédéral, l'attention de la jeune génération se détourne de la l'Ijzervlakte (la plaine de l'Yser). Désormais les célébrations se font le 11 novembre qui marque non « la victoire du droit » mais la fin d'un horrible cauchemar qui, hélas, ne devait pas être le dernier.

Souhaitons que le lecteur un jour se fasse visiteur ou pèlerin. À Diksmuide il montera au sommet de la Tour d'Yser à 84 mètres de hauteur. S'il est par un bel après-midi d'été sous un ciel lumineux et dégagé son œil portera vers nord dans la direction des dunes et de la mer. C'est Nieuport. Vers l'est il pourra à l'horizon distinguer le beffroi de Bruges. Vers l'ouest Dunkerque, la martyre de 40-45 relevée et bien vivante. Vers le sud Le Mont Cassel où depuis les Romains, tant de fois se joua le sort de la Flandre. Là à ses pieds le spectateur verra les reflets des méandres de l'Yser. Il pensera à ce cri des Flamands « *vliegt den blauwvoet storm op zee!* » (« *Vole la mouette Tempête sur la mer* ») Il est des lieux où souffle l'esprit.

La plaine de Flandre en est un, Jean Mabire en était convaincu.

Georges DEVERREWAERE

À savoir:

La « Royale » a honoré le sacrifice des fusiliers marins à Dixmude en donnant successivement le nom de cette Bataille à deux de ses vaisseaux :

- 1) Le Porte-Avions d'escorte produit par les Américains pendant le second conflit mondial et cédé aux Britanniques qui le cédèrent à nouveau aux Français. Il restera en service de 1945 à 1964 en qualité de transport d'aviation.
- 2) Un porte-hélicoptères « *Dixmude* » L9015 qui est toujours en service dans la « Royale ».



Jean Mabire

de la Sturmbrigade « Frankreich » à la LVF

La fameuse trilogie de Jean Mabire consacrée aux Waffen-SS français, *La brigade Frankreich*, *La division Charlemagne* et *Mourir à Berlin*, publiés chez Fayard entre 1973 et 1975 et réédités chez Grancher dans les années quatre-vingt-dix, avait connu un succès certain, chose impensable aujourd'hui. Ce furent incontestablement ses meilleures ventes. Jean et moi nous connaissions depuis 1973, grâce à mon père, dont il était venu recueillir le témoignage. D'année en année, il m'avait de plus en plus associé à certains de ses travaux historiques.

Il cherchait des idées pour poursuivre sur la même lancée, celle des maudits qui fascinaient encore un assez large public. Pourquoi pas la LVF ? Saint-Loup avait déjà, et avec quel talent, débarrassé le terrain avec son mythe *les Volontaires* publié aux Presses de la Cité en 1963. Mais c'était en large partie un roman, que l'on ne se lasse pas de relire.

Évidemment, cette LVF jugée — à l'époque ! — assez « tricolore » attirait moins Jean que les volontaires « européens » de la SS-Freiwilligen-Sturmbrigade française. Mais je m'étais intéressé au sujet, j'avais réuni de la documentation. Accord conclu ! D'entrée, nous décidâmes de fractionner le sujet, de façon à ne pas subir de restrictions de volume et à faire durer le plaisir. Il m'appartenait de réunir la matière. À la fois en allant interroger les anciens légionnaires à travers la France et consulter leurs bien trop rares carnets de route, tout en exploitant les archives disponibles, tant au Bundesarchiv de Fribourg-en-Brisgau qu'en France, où malheureusement la communicabilité des documents était encore fort restreinte dans les années quatre-vingt. La trilogie sur les Waffen-SS publiée chez Fayard se ressentait du manque de sources écrites d'époque et reposait essentiellement sur des témoignages, par nature de plus en plus fragiles le temps passant, quels que fussent le camp et le sujet. Jean avait heureusement disposé des travaux de l'irremplaçable Robert Soulat, un ancien Waffen- Rottenführer de la compagnie d'état-major de la brigade puis division « Charlemagne » qui rédigea à chaud le seul historique digne de ce nom de la grande



unité.

À charge pour moi, désormais, de recouper les éléments que je rassemblais pour tenter de reconstituer la vérité. À Jean revenait évidemment l'écriture, dans le style vivant qui était le sien, où les dialogues étaient inventés mais s'appuyaient sur une vérité a priori établie. Indispensable pour le public visé. Mais fort fâcheux pour les « universitaires », préférant, quant à ce genre de sujet, se référer à des travaux réalisés par leurs confrères historiquement corrects. Devenu au fil du temps le spécialiste de la question, ma modestie dû-elle en souffrir, ces travaux-là me faisaient tantôt tire, tantôt hurler par leur médiocrité d'un point de vue historique et leur parti-pris infantile. La colle et les ciseaux restaient les instruments de travail privilégiés de leurs auteurs se recopiant l'un l'autre.

Jean et moi eûmes tout au long de cette collaboration d'incessantes discussions. Je prétendais, et prétends toujours, que l'on pouvait faire « du Mabire » sur le plan de l'écriture tout en respectant une trame historique en béton. De surcroît, l'on n'avait pas tout à fait la même approche des sujets militaires. Lui, il avait fait la guerre sur le terrain en Algérie comme officier d'infanterie. Pour ma part, je n'avais comme expérience que mon service dit national effectué comme aspirant d'artillerie en Lorraine. Néanmoins, je m'attachais à replacer toute action dans son cadre hiérarchique et à comprendre la manœuvre.

« **Toi, tu es un officier d'état-major**, se plaisait-il à me dire. **Moi, je suis un officier de troupe !** ». J'en étais finalement flatté, restant émerveillé par sa facilité d'écriture.

Par - 40° devant Moscou

Bref, nous signâmes un premier contrat chez Fayard en 1983, qui accueillit le projet avec enthousiasme. Quel heureux temps ! Il n'était question que de l'histoire de la LVF en 1941.

Un rappel s'impose. Le 22 juin 1941, la Wehrmacht et l'armée roumaine attaquaient par surprise l'URSS. L'opération, baptisée « Barbarossa », était en fait une attaque préventive, car



l'armée rouge s'apprêtait bel et bien à attaquer la première, n'en déplaise à M. Poutine aujourd'hui qui, contraint par les manœuvres insidieuses des USA et de l'OTAN, a dû lui-même déclencher une attaque préventive le 24 février dernier contre son voisin. Passons... Suivirent en 1941 les armées ou les corps expéditionnaires de la Finlande, de la Hongrie, de la Slovaquie et même de l'Italie. Comment ne pas parler de grande croisade européenne? De surcroît, sans concertation, des formations de volontaires furent levées dans des nations non belligérantes ou occupées, telles l'Espagne, la Croatie, la Belgique, les Pays-Bas, la Norvège, le Danemark et bien sûr la France. Pour des raisons juridiques, ces volontaires allaient devoir revêtir l'uniforme feldgrau, soit celui du Heer, l'armée de terre de la Wehrmacht, soit celui des Waffen-SS. Ils l'ignoraient au départ, et cela en chagrina quelques-uns.

En France, l'interlocuteur initial côté allemand fut l'ambassadeur Otto Abetz qui rêvait d'une collaboration franco-allemande sincère, sans porter atteinte aux intérêts du Reich évidemment. Côté français, l'initiative ne prit pas par le gouvernement replié à Vichy mais par les chefs des partis collaborationnistes de zone occupée, le PPF de Jacques Doriot, le RNP et le MSR de Marcel Déat et d'Eugène Deloncle marchant alors de conserve, le Francisme de Marcel Bucard, la Ligue française de Pierre Costantini, le PFNC de Pierre démenti et le Front franc de Jean Boissel. La Légion des volontaires français contre le bolchevisme était créée à Paris le 6 juillet. Le Maréchal et l'amiral Darlan, après avoir rompu les relations diplo-



matiques avec l'URSS, se contentèrent de déclarer qu'ils ne s'opposaient pas au projet, sans aller plus loin encore. Mais la Wehrmacht et le gouvernement du Reich renâclèrent. Abetz dut insister pour aboutir, alors que les partis fondateurs commençaient de recruter des volontaires dans les deux zones, à la fois des militants encartés, des hommes avides de combattre le bolchevisme aux premières loges comme certains l'avaient fait durant la guerre d'Espagne, voire quelques éléments aux motivations incertaines trouvant dans la LVF le même refuge que dans la Légion étrangère.

Enfin, les volontaires furent convoqués à la caserne Borgnis-Desbordes de Versailles pour le 27 août. C'est alors, on le sait, qu'un jeune Normand nommé Paul Collette tira sur Marcel Déat et Pierre Laval, l'ex-vice-président du Conseil venu là en touriste. Le 4 septembre, un premier contingent quittait Versailles à destination du camp d'instruction de Deba, dans le district de Cracovie du Gouvernement général, l'ex-Pologne. Trois autres allaient suivre. Mais il y avait d'entrée du sable dans les rouages! Le haut-commandement militaire allemand avait bien spécifié que ne devaient être acceptés dans les petites unités de combat que des volontaires militairement formés. Hors, à Versailles, les médecins de la Wehrmacht acceptèrent nombre de jeunes gens n'ayant jamais porté les armes, en même temps que des hommes hors d'âge, qui furent néanmoins intégrés dans les sections et groupes de combat! L'encadrement, des officiers de réserve, était plutôt médiocre. À Deba, tous ne bénéficièrent que d'une trop courte formation destinée à les familiariser avec le matériel allemand.





Dès la fin d'octobre, les premières unités de ce qui était devenu le *Französicher Infanterie-Regiment 638* du Heer, non motorisé comme l'immense majorité des régiments d'infanterie allemands de l'époque, quittaient les sables polonais vers la Russie profonde, en chemin de fer. Il fallait faire vite, de peur de manquer l'entrée dans Moscou ! En effet, faveur insigne, les légionnaires devaient suivre le même itinéraire que la grande armée de 1812. Débarquement à Smolensk, en ruines. Et là, mauvaise surprise : les voies ferrées n'avaient pas encore été remises à l'écartement européen au-delà, à 300 km du front. Tous les mouvements s'effectuaient donc par voie routière. Aux ordres d'un vieux colonial en retraite, le colonel Roger Labonne, la Légion, encore réduite à deux bataillons et trois petites unités d'appui et de soutien, se mit en route à pied, dans des conditions aussi pénibles que désordonnées. À mi-parcours, des camions et autocars du VII^e corps d'armée purent néanmoins les enlever, laissant les trains de combat et autres poursuivre par la route avec leurs fourgons, chariots, roulantes et diverses voitures hippomobiles.

Rattaché à la 7^e division d'infanterie bavaise, éprouvée par cinq mois de combats incessants, le régiment français fut mis en première ligne le 24 novembre à quelque 70 km de Moscou. On ne lui faisait pas faire de la figuration ! Il participa le 1^{er} décembre à une attaque de faible ampleur face au village de Djukowo, exécutée avec fougue et conformément aux ordres donnés. Les unités allaient rester sur leurs nouvelles positions durant une bonne semaine, dans les mêmes conditions épouvantables que les autres unités allemandes, par des froids atteignant - 30°, avec un habillement inadapté et sans possibilité de s'enterrer en profondeur. La progression allemande était partout stoppée, tant par l'épuisement que par le climat et une réaction de l'ennemi se durcissant. L'artillerie soviétique avait tué et blessé quelques dizaines

de légionnaires, le froid occasionna beaucoup plus de gelures et de maladies. La relève de ceux restés en ligne intervint préventivement les 6 et 8 décembre. La Légion avait certes rempli sa mission avec un courage reconnu, mais à quel prix, dans un tel désordre et avec un tel gâchis de moyens, que les Allemands, si économes et rigoristes, en étaient effrayés.

Notre premier volume, un pavé de près de 700 pages intitulé *La LVF 1941. Par - 40° devant Moscou*, se terminait là. Il fut publié en mai 1985 et connut un réel succès, 10 000 exemplaires qui feraient rêver la plupart des éditeurs d'aujourd'hui.

La Légion perdue

Dès février 1985, nous avions signé chez Fayard un nouveau contrat pour un tome II. Mais là, je l'avoue, je fus fautif. Poussant mon enquête le plus loin possible, trop perfectionniste, peu accoutumé au rythme de travail de Jean et quelque peu insouciant, je ne vis pas le temps passer. Si bien, ou si mal, que la date de remise du manuscrit étant largement dépassée, Fayard ayant changé de direction, la nouvelle étant rebutée par ce genre de sujet même si elle y trouvait son compte, l'éditeur mit un terme définitif au projet. Des années passèrent, Jean et moi étant occupés à d'autres travaux. Heureusement, il nous restait le sympathique Jacques Grancher qui nous signa en novembre 1994 un contrat pour le tome II intitulé ***La Légion perdue face aux partisans. 1942.***

L'ouvrage commence en décembre 1941 alors que les unités de la Légion relevées se remettaient en marche vers l'ouest, d'abord à pied puis en camion et en chemin de fer, alertées un moment par l'avance russe au nord et les premières bandes de partisans. Certain jour, le thermomètre afficha - 52°. La retraite se termina le 11 février 1942 au sud-est de Vitebsk quand ce qui restait du régiment fut ramené au camp de Kruszyna, dans le district de Radom.

Restant en Russie, nous allions pourtant changer de cadre. Pendant que les premières unités du I.R. 638 étaient refondues à Kruszyna, ramenant l'effectif au seul 1^{er} bataillon, le reliquat des volontaires arrivés à Deba à partir de décembre poursuivait son instruction, formant le III^e bataillon du régiment qui n'existait temporairement plus en tant que corps constitué. Échaudé par la pagaille initiale, le haut-commandement allemand avait fait procéder à une épuration sévère, éliminant les inaptes et (théoriquement) les hommes de couleur, car il y en avait, obligeant les autres à renoncer par écrit à toute activité politique au sein de la Légion. Les heurts entre MSR et PPF, notamment, n'avaient pas été sans conséquences fâcheuses. De fait, seul le PPF restait désormais officiellement en lice.

Le III^e bataillon, aux ordres d'un autre « marsouin », le colonel Albert Ducrot, fut le premier à gagner le front de l'Est en mai 1942, rattaché à la 221^e division de sûreté du Heer pour participer à la réduction d'une immense poche au sud de Smolensk. S'y trouvaient encerclées des



formations de partisans amalgamées à des unités de l'armée rouge coupées de leurs lignes à la suite des contre-offensives du début de l'année. Cette fois, les légionnaires ne prêtèrent pas le flanc à la critique. Leur aumônier, « Monseigneur » Jean de Mayol de Lupé, une figure légendaire, accompagna l'une des attaques et fut même légèrement blessé. Jusqu'à la fin de l'année, dès lors commandé par le capitaine André Demessine, le III^e bataillon, très mobile, toujours rattaché à la 221^e division, allait lutter cette fois contre les seuls partisans soviétiques en Russie centrale, le plus souvent aux côtés de réservistes de la Landwehr et de l'Ordnungspolizei, sinon de volontaires russes, avec l'appui de la GFP, la police militaire de campagne du Heer, et de la Sipo/SD. Pour les Français, il n'était plus question de « grand front », celui où allaient continuer de se distinguer leurs camarades de la Légion Wallonie. Le combat contre les « bandes », selon la terminologie allemande, était sans rémission, souvent dévalorisant et d'un rendement incertain, rappelant singulièrement celui que l'armée française allait livrer en Algérie plus tard, que Jean connaissait trop bien. Le renseignement était primordial, s'il n'était pas rassis. Connaissant admirablement leur terrain, à l'abri dans des forêts profondes, sans cesse ravitaillés par air, impitoyables et cruels, les « bandits » s'assimilaient bien à une hydre indestructible. En tant qu'irréguliers, ils étaient systématiquement fusillés ou pendus s'ils tombaient vivants aux mains des troupes allemandes. Comme toujours dans ce genre de guerre, la population civile se trouvait prise entre deux feux. Malheur à



elle, tant si elle était convaincue d'avoir aidé les partisans que si elle avait ouvertement collaboré avec l'occupant ! Quant aux légionnaires, volontiers pillards en opération comme tous les Français, ils fraternisaient volontiers avec cette population dans les points d'appui où ils étaient amenés à séjourner longtemps, les amenant même à nouer des idylles.

Le I^{er} bataillon du commandant André Lacroix gagnait à son tour le front de l'Est en juillet 1942. C'était pour sa part la Biélorussie, dite encore Russie ou Ruthénie blanche à l'époque, dans la zone d'action de la 286^e division de sûreté. Après quelques opérations d'encerclement et mouvements, il se fixait en septembre dans des points d'appui situés à l'est de Borissov, dans le quartier de Smorki, dont il ne bougerait plus de longtemps, en protection éloignée de l'autostrade Minsk-Moscou et de la voie ferrée parallèle, vitaux pour le ravitaillement des troupes allemandes en ligne loin dans l'Est. Ils furent très

vite confrontés eux aussi à la forme de guerre qui les attendait : 18 tués en embuscade le 4 octobre dans la clairière de Kalinin, dont plusieurs achevés sans ménagement... Les représailles furent malheureusement aveugles.

Entre-temps, les choses avaient évolué en France, ce qu'il nous fallait aussi raconter. Le 22 juin 1942, premier anniversaire du déclenchement de l'opération « Barbarossa », la LVF était élargie en Légion tricolore, dont le comité central était présidé par le secrétaire d'État Jacques Benoist-Méchin, le célèbre historien de l'armée allemande. Il s'agissait, mais ce n'était pas clairement dit, d'intégrer les deux bataillons du I.R. 638 dans une grande unité ame-





née à échéance incertaine, après avoir éradiqué le bolchevisme, à reprendre les possessions françaises d'outre-mer passées à la dissidence, c'est-à-dire ralliées à la France libre avec ou sans l'appui britannique. Il est vrai qu'en cet été de 1942, une victoire allemande semblait à nouveau se profiler à l'horizon, quoique pour peu de temps. L'affaire était préparée depuis plusieurs semaines par le nouveau chef du gouvernement, Pierre Laval, et par le général Eugène Bridoux, secrétaire d'État à la Guerre. Par voie légale, le gouvernement garantissait les nouveaux avantages accordés aux légionnaires, ceux dont bénéficiaient les militaires mobilisés auxquels ils étaient assimilés. Désormais, les personnels actifs de l'armée de l'armistice pouvaient s'engager. Mais l'affaire capota finalement du fait de l'opposition du haut-commandement allemand, non consulté au départ, qui ne reconnaissait que les deux bataillons autonomes combattant en Russie, et de la méfiance entre Laval et Benoist-Méchin qui finit par démissionner. Ceux des cadres d'active recrutés finalement envoyés en Russie allaient quand même améliorer qualitativement le commandement, ce qui n'était pas un luxe.

Notre tome II se terminait alors qu'un certain bouillonnement agitant les deux bataillons en Russie à la suite du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, du ralliement des troupes françaises après un court combat pour l'hon-

neur, suivi par celui de l'A-OF. Il y avait lieu pour ces volontaires engagés en pointe d'être inquiets pour leur propre avenir et celui des tenants de la Collaboration en général.

Le livre parut en novembre 1995, moins épais que le tome I de Fayard. Un nouveau succès de librairie, certes moindre que le premier, mais encore motivant. Était-ce dû à son titre, *La Légion perdue* ? À droite, en France, tout ce qui est perdu fascine, question d'habitude... Je revendique en tout cas l'avoir choisi (en reprenant, je le confesse, le titre de l'édition allemande de l'ouvrage de Léon Degrelle, *Die verlorene Légion*).

Sur les pistes de la Russie centrale

J'enquêtai toujours aussi lentement et le contrat pour le tome III fut signé par Grancher seulement en juin 2002. Coupant le gâteau en parts de plus en plus fines, Jean et moi avions décidé de consacrer le troisième ouvrage au seul III^e bataillon en 1943. Un titre restait à trouver, non sans difficultés cette fois. **Sur les pistes de la Russie centrale. Les Français de la LVF. 1943** fut finalement retenu par Jacques Grancher. Un titre pas très bon, et ne reflétant que moyennement la vérité, le III^e bataillon ayant combattu près de la moitié de l'année en Biélorussie et non en Russie centrale.

Après avoir pris part de près ou de loin à plu-





sieurs opérations d'envergure contre les partisans, le 11e bataillon, aux ordres du commandant Eugène Panné, un officier de qualité cette fois, fut transporté près de Mohilev et installé dans des points d'appui. En juillet 1943, à son tour rattaché à la 286e division de sûreté, il fut enfin mis en place dans le quartier de Krugloje limitrophe de celui du 1er, au sud des artères vitales reliant Minsk et Moscou. La mission était identique, consistant à fixer les partisans, se traduisant par une succession d'escarmouches et d'embuscades souvent sanglantes – 25 morts et disparus le 11 août à Krassnyj – au rendement toujours difficile à évaluer. Mais pour certains, le jeu était excitant.

Ils s'y révélaient, tel le sous-lieutenant Jacques Seveau, le légendaire chef de la section de chasse du bataillon créée à l'automne.

En France, à la suite de l'échec de la Légion tricolore, une loi française de février 1943 avait reconnu la LVF d'utilité publique, lui conservant les divers avantages accordés en 1942 à la Légion tricolore. La propagande en faveur du recrutement ne faiblissant pas, des contingents de volontaires, certes bien moins importants qu'en 1941, continuaient de gagner régulièrement le dépôt du régiment dans l'ex-Pologne, plus ou moins de quoi compenser les pertes subies, les réformes... et les désertions intervenues lors des permissions en France. La concurrence du NSKK, de l'Organisation Todt et surtout des Waffen-SS se faisait sentir. À

l'automne, grâce notamment aux démarches du colonel Edgard Puaud qui en prit le commandement, le régiment n° 638 fut malgré tout reconstitué en tant que corps de troupe, ne retrouvant son plein effectif qu'en 1944.

L'ouvrage parut en juin 2003, avec moins de succès. Lassitude du public visé ? Désintérêt déjà sensible pour le livre en général ? On ne sait. Néanmoins, le tome II était épuisé et Grancher le réédita simultanément.

Notre saga de la LVF s'arrêta là. Nous devions nous atteler ensuite à l'histoire du 1er bataillon en 1943, puis à celui du régiment en 1944. Mon enquête devenait trop fournie, et j'étais trop lent. En attendant, l'on décida de faire rééditer chez Grancher *Par - 40° devant Moscou*, qui sortit en juin 2004. C'était, comme l'exigeait l'éditeur, une édition allégée du livre publié chez Fayard, où ne figurait plus la première partie, c'est-à-dire la création de la LVF en France. Avec l'accord de Jean, j'avais par contre repris entièrement le texte restant, le complétant, rectifiant certains points. Le succès ne fut plus non plus au rendez-vous, les lecteurs intéressés possédant déjà l'édition originale.

Après la mort de Jean, je n'avais pas le cœur de continuer seul, ne me sentant guère capable d'écrire dans son style si vif et si alerte. On ne copie pas un maître.

Eric Lefèvre

16e journée dans les pas et les pages de Mait'Jean

Après avoir, l'an passé, cheminé physiquement sur les sentiers de la campagne ornaise et spirituellement emprunté le chemin du retour vers Thulé, nous nous retrouverons cette année dans un tout autre décor. **Rendez-vous est donné à tous nos amis le dimanche 3 juillet sur la Côte fleurie (Calvados).** Il sera cette fois beaucoup question, à travers divers textes de Mait' Jean, de la place de cette Mare Nostrum des Normands, la Manche, dans leur riche histoire.

Tous les amis de Jean Mabire sont les bienvenus !

Inscriptions, comme de coutume, sur : marchemaitjean@gmail.com avant le 26 juin. Nous vous espérons nombreux !

... Vie de l'Association



Jean Mabire, romancier « perdu »

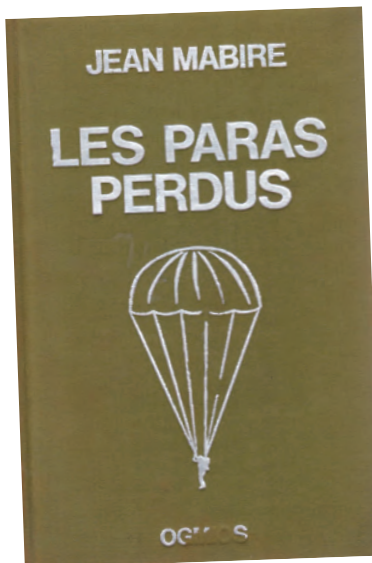
Philippe Randa

Nous sommes en 1986... Je connais Jean Mabire depuis trois ans, mais nous sommes déjà devenus très proches, grâce entre autre à son complice Éric Lefèvre, notre ami commun... Beaucoup de choses nous rapprochent, on s'en doute : nous vivons l'un et l'autre « *de notre plume* », comme il est coutume de dire et côtoyons le même « *milieu intellectuel* », expression qui nous insupporte... Ce *milieu* est celui du GRECE, le Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne, médiatisé sous une autre expression qui nous est tout aussi exécrable, celui de « *Nouvelle Droite* ».

C'est un de nos points commun (nous en avons sans doute autant de différents) : être considéré comme des « intellectuels » qui plus est « de droite » nous horripilent. Etre traités d'imbéciles de gauche nous meurtriraient moins... si ce ne n'était un pléonasme.

Dans ce mitan des années 80 du siècle dernier, je fréquentais un autre milieu : celui du Front national. Pas Jean ! Lui était alors des plus méfiants vis-à-vis de ce mouvement à la flamme tricolore – malgré certes sa vieille amitié avec Jean-Marie Le Pen et bien d'autres cadres de ce mouvement et sa solidarité face à la diabolisation dont il était victime – parce qu'il considérerait tout simplement qu'en tant que « *socialiste européen* », hanté par le paganisme nordique et le régionalisme, il n'était de fait pas sur la même longueur d'ondes avec des « *Catholiques et Français toujours* », dont beaucoup affichaient leur fascination pour l'Amérique reaganienne d'alors et étaient obsédés par un combat électoral qui n'avait jamais été sa tasse de cidre.

Il finira toutefois par « *visiter* » une Fête an-



nuelle des Bleu-Blanc-Rouge – m'accusant par la suite d'être celui qui l'y avait entraîné, fort peu contre sa volonté néanmoins et très aidé par sa curiosité – de laquelle il deviendra un habitué autant qu'un auteur fort prisé des nombreux stands de livres... Ce, avant que Roland Gaucher et Jean Bourdier, respectivement directeur et rédacteur en chef de l'hebdomadaire *National Hebdo*, lui proposent une collaboration régulière. Elle débuta en 1990 et ne s'arrêtera qu'en mars 2006, à peine quelques jours avant qu'il

ne franchisse, forcément à bord d'un Drakkard, l'équivalent nordique de l'Achéron pour gagner ce Walhalla qui le hantait tant.

Nous sommes donc en 1986. Il me téléphone pour convenir d'un déjeuner à Paris. Il a besoin de me voir rapidement, mais ne me dit pas pourquoi. Il attendra que nous soyons face à face pour m'expliquer :

— *Je suis embêté* (le mot était plus explicite)...

Je viens de signer avec Jeannine Balland un contrat pour sa collection « Frères d'Armes ».

Jeannine Balland est alors une directrice littéraire dont la collection *Troupes de Choc* fait les beaux jours des Presses de la Cité et ceux d'une poignée d'auteurs et pas des moindres : son mari Erwan Bergot (ancien de Dien-Bien Phu), mais aussi Michel Hérubel, Jean Bourdier, Alain Gandy, Raymond Muelle, Jean-Jacques Antier, Jean-Pierre Bemier, Patrick de Gmelline, René Bail, et quelques autres, je cite de mémoire et forcément en oubliant des plus prestigieux qui me pardonneront (ou peut-être pas)...





et Jean, bien sûr qui aura publié dans cette seule collection presque une vingtaine de ses livres sur les corps d'élite français, allemand, wallon ou anglais... « *Frères d'arme* » est, elle, une collection de romans de guerre.

— *Formidable, lui dis-je... Tu n'avais encore jamais écrit de roman.*

Si, en 1970, aux éditions Filipacchi était paru *L'idole a disparu*, publié sous le nom de Didier Brament... C'était un roman « à l'eau de rose » qui n'aide guère à passer à la postérité. Je crois bien que c'est la seule occasion où il l'aura évoqué avec moi.

- *Tu comprends mon problème, donc, poursuit Jean.*
- *Non, quel problème ?*
- *Mais je dois écrire un roman...*
- *Oui, et alors ?*

Je fais bref, mais notre échange continua encore un moment, tant je ne comprenais pas son désarroi, qui était bien réel, pourtant, je le voyais bien...

Finalement, il précisa :

- *Mais je ne sais pas, moi, comment on écrit un roman... Comment on invente »... Toi, tu écris plein de romans, policiers, de science-fiction, d'espionnage, même des romans cochons... Tu sais faire, tu as appris avec ton père, tu as ça dans les gènes, mais pas moi ! J'ai besoin que tu m'aides... Tu comprends, j'ai l'idée, j'ai tous les personnages, je sais ce que je veux mettre dedans, mais ce qui leur arrive, je ne sais pas... J'ai essayé, je n'y arrive pas.*

Il m'exposa alors très simplement l'idée de ce que sera **Les Paras perdus**, son véritable premier roman, celui publié vingt-six ans auparavant n'en étant pas un, selon lui...

- *Ce qui me fascine, depuis tout petit, ce sont les histoires de « soldats perdus », quelle que soit l'époque... Des gars qui se retrouvent seuls, en territoire ennemi et qui se font tuer les uns après les autres... Je veux écrire une telle histoire avec les soldats de la 82e Airborne Ail American – qui a participé au débarquement de Normandie...*

Cette division de parachutistes a une particularité : ses soldats proviennent de tous les États des États-Unis, d'où son surnom : « *All-Americans* »...

- *Mes personnages, eux, seront tous des Américains de première génération ; il y en aura un d'origine italienne, un autre d'origine allemande, espagnole, belge, anglaise, française, etc. Ils sauteront sur la Normandie, mais sans avoir été prévenus des énormes inondations qui se sont produites au début de juin 1944 ; croyant arriver sur un sol ferme, ils se retrouveront de l'eau parfois jusqu'au menton pour ceux qui ne vont pas se noyer, largués loin les uns des autres, coupés de leur commandement suite à une*

erreur du pilote, dans un pays inconnu... et croyant avoir à combattre des Allemands, ils entendront « l'ennemi » parler dans une langue qui ne sera ni l'allemand ni le français... Et pour cause, des soldats d'origine russe, se battant avec les Allemands, stationnent dans la région : tout cela est historiquement vrai...



Précisons qu'à part les personnages inventés par Jean et le scénario que j'allais imaginer (et que Jean suivrait rapidement avec une parfaite infidélité), tout est vrai dans le roman.

C'est une légende dont Jean souffrait que de croire qu'il « *romançait* » ses récits historiques... cela venait probablement du fait qu'il écrivait beaucoup et agréablement ; l'inverse des sommités universitaires à l'écriture rarement fluide.

On imagine qu'une telle collaboration avec Jean m'a flatté au plus au haut point... aussi haut sans doute que son soulagement quand il m'entendit lui confirmer :

- *Bien sûr, tu peux compter sur moi...*

La chose était entendue, l'affaire réglée, on pouvait parler d'autres choses... soit beaucoup, tout de même, du futur roman pour lequel nous programmâmes une visite obligée des lieux un week-end durant. C'est ainsi que je découvrais bientôt physiquement en sa compagnie et celle de son épouse Katherine les hauts lieux du débarquement allié.

Je lui remettais quelques temps plus tard un « *synopsis* » d'une vingtaine de pages. Qu'il soit bien clair que le sujet, l'histoire, les personnages, l'écriture et les 9/10e des Paras perdus sont entièrement de Jean... Mon synopsis de départ lui permit seulement de se « *débloquer* », un peu comme s'il avait lu le journal de marche d'une unité.

Sachant alors où il allait, il... alla bien évidemment où il voulut ensuite, débarrassé de ses appréhensions initiales.

De mes « *apports* » au Paras perdus, que resta-t-il en dehors de ce « *déclat* » sans lequel il n'aurait peut-être pas vu le jour ? Ou beaucoup plus difficilement...

Je lui avais dit qu'il serait intéressant d'ajouter une ambiance un peu « *polar* » avec – pour quoi pas ! – l'irruption d'un serial-killer... Il garda l'idée et trouva le personnage du « *fou criminel* » évadé d'un asile psychiatrique local grâce aux bombardements de l'armée de libération yankee... D'où les cadavres monstrueusement martyrisés, terrorisant un peu plus encore les « *paras perdus* », qui jalonnent le cours de l'histoire...

Je lui proposais un peu de « *olé-olé* » avec le personnage féminin de l'obsédée sexuelle qui « *saut sur tout ce qui bouge* »... Jean conserva tel que décrite cette dame aux envies insatiables... et fit écrire ses hypothétiques sou-



venirs futurs par un correspondant de guerre nommé Philippe-André Dussault (soit mon véritable patronyme à peine modifiée) ; ça le fit beaucoup rire.

Sans doute conserva-t-il encore de mon synopsis quelques rebondissements ça et là que je n'ai plus en tête...

J'insistais toutefois pour qu'un des personnages se détache des autres : un roman nécessite qu'il y ait un héros – deux, c'est déjà limite –, c'est une règle. Pas de héros du tout, ce n'est pas envisageable... et à la première lecture que je fis de son manuscrit encore au stade de l'ébauche, c'était le cas. Il ne l'admit pas aisément. Puis finalement, s'y résolut et fit de Trystan (allusion amusée et non dissimulée au fils de son ami Olier Mordrel) le personnage (à peine) principal du roman. Il n'était pas exagérément convaincu par mon argument.

Après ce premier roman, Jean se sentit suffisamment à l'aise pour écrire seul deux autres romans (*La Maôve* et *Opération Minotaure*)... À mon avis, il s'agit davantage de récits historiques que de véritables romans. Historien Jean était, historien Jean restait. Sa (trop) grande culture et sa « déformation » professionnelle d'historien l'empêchait sans doute de se réaliser pleinement dans la fiction.

Répetons-le, Jean ne romançait nullement

ses récits historiques, il l'a fait très difficilement dans ses fictions (à l'exception peut-être de ses trois contes que je lui ai publiés dans la série des *Contes d'Europe* (*L'Autre Bout du Monde*, *Lile du solstice d'hiver* et *Nord*).

C'est pour cela que son *Aquarium aux nouvelles* (publié en l'an 2000) et présenté comme un roman, est – de son avis même – bien davantage un livre de ses propres souvenirs de journaliste régional.

Ma collaboration aux *Paras Perdus* eut toutefois une suite inattendue... Jean n'était pas un ami qui « oubliait » difficilement.

Les *Paras perdus* venait de paraître... Jean me donna un rendez-vous place Saint-Sulpice, à Paris, en milieu de matinée. À peine assis, il me dit que nous avions rendez-vous chez Jeanine Balland.

— Nous ?

— Oui, elle cherche de nouveaux auteurs pour sa collection « Frères d'Armes ». Je lui ai parlé de toi, tu vas lui en écrire un. Tu as un sujet ?

— Euh... Non... enfin, je...

Il se leva.

— T'a qu'à en trouver un sur le chemin... Dépêchons-nous !

Philippe Randa





La saga des Paras du Reich

Louis-Christian Gautier

Bien qu'il se sentait prioritairement chasseur alpin, Jean Mabire était aussi parachutiste.

Certes par quiproquo, comme je crois l'avoir conté dans un lointain bulletin de l'AAJM avant que celui-ci ne devienne une revue prestigieuse.

Mais avant son « rappel » en Algérie il avait effectué le service militaire dans les troupes aéroportées, (TAP) et plus précisément au 1^{er} Choc. Et était à juste titre fier de sa « Plaque à Vélo » qui figurait avec ses décorations dans un sous-verre ⁽¹⁾.

Il était donc bien placé pour traiter des combats menés par les paras.

Ainsi il a consacré deux livres aux parachutistes britanniques : **Les Diables rouges attaquent la nuit** et **La 6^e Airborne des Ardennes à la Baltique**.

Mais surtout presque une demi-douzaine aux parachutistes allemands : **Les Paras du matin rouge**, **La Crête, tombeau des Paras allemands**, **Les Diables verts de Cassino**, **Les Paras de l'enfer blanc**, **Les Paras de l'Afrika Korps**.

L'on pourrait d'ailleurs ajouter à cette liste un roman historique : **Opération Minotaure**, dont le héros est un lieutenant des parachutistes de la Luftwaffe ⁽²⁾.

Mais le Directeur de notre revue m'a demandé de ne traiter que des ouvrages strictement historiques, ce que je vais m'efforcer de faire le moins mal possible et dans un ordre aussi chronologique que possible.

Disons en préambule que quelle que soit

l'époque ou l'uniforme les parachutistes ont toujours constitué une élite combattante. Et ceux du III^e Reich n'ont pas fait exception, au contraire.

Elite du fait d'en général une exigence de volontariat, puis d'une sélection médicale rigoureuse suivie d'un entraînement qui ne l'est pas moins.

Mais aussi nouvelle élite car les parachutistes ne sont apparus comme combattants que quelques années avant la Seconde guerre mondiale. Ce sont les Soviétiques qui ont été les pionniers dans ce domaine, larguant lors de manoeuvres spectaculaires un millier de parachutistes. Les attachés militaires présents en ont tiré des enseignements, à l'exception semble-t-il de la France qui s'est contentée de former une compagnie d'« Infanterie de l'Air » appartenant à ladite armée.

En revanche l'état-major allemand va sans perdre de temps se lancer dans une politique de formation d'unités aéroportées ⁽³⁾.

Ce qui, comme dit plus haut, supposait une sélection et un entraînement spécifiques.

La formation des paras du Reich

Cet entraînement s'étalait sur huit semaines : quatre pour se familiariser avec le matériel plus quatre autres pour l'entraînement pratique et les six sauts d'avion sanctionnés par le brevet. Ce matériel consistait en un seul parachute, dorsal et à ouverture automatique, modèle RZ 1, dont la surface de la voilure blanche était de 56 m² et que le parachutiste pliait lui-



⁽¹⁾ Pour les non-initiés : surnom de l'insigne du Brevet de Parachutiste Militaire (à cause de sa forme). Lors de la cérémonie d'hommage à Maït'Jean le 27 mai 2006 au Château Gaillard en Normandie ce cadre sera porté par son filleul Thorvald.

⁽²⁾ Dans la Wehrmacht (ensemble des forces armées allemandes) les parachutistes appartiendront rapidement à la Luftwaffe (armée de l'air).



même. Il portait une tenue spécifique : une combinaison de couleur vert-olive qu'il enfilait sur l'uniforme ordinaire. Elle sera vite surnommée Knochensack, soit « Sac à os ». Celle-ci comportait de multiples fermetures à glissière et une poche spéciale pour un couteau à lame rentrante. Plus des bottes de saut lacées sur le côté et à semelles caoutchoutées ainsi que des protections pour les coudes et les genoux. Enfin un casque particulier, rond avec le rebord relevé ce qui le faisait ressembler à un saladier renversé. Le parachutiste ne pouvant porter sur lui lors du saut que des armes de poing et des grenades, les fusils et armes collectives étaient largués séparément dans des conteneurs cylindriques.

En ce qui concerne l'entraînement, il était proche de celui du parachutiste français actuel : abdominaux, « pompes », course, parcours d'obstacles. Tous les déplacements devaient s'effectuer au « pas de gymnastique ». Idem ou presque pour la préparation au saut : d'abord d'une « table », puis d'un portique ; enfin les agrès où l'on apprend à se positionner en fonction du vent avant d'être relâché à plusieurs mètres du sol. Différences avec nos propres TAP : au sortir de l'avion par une portière basse obligeant à se casser en deux, au lieu de se lancer « regroupé » le para allemand prend la position du « saut de l'ange ». Enfin il a, lui, le privilège d'un baptême de l'air pour s'accoutumer à l'avion dont il devra sauter.

Venons-en justement à l'avion : il s'agit du Junker JU 52, trimoteur « à tout faire » pouvant emporter dix-sept parachutistes, ou douze avec quatre conteneurs d'armes. L'autonomie approche les mille kilomètres et la vitesse maximum de 276 km/heure peut être amenée à guère plus de 100 km/h pour le largage des parachutistes. Cet appareil « inusable » servira encore aux paras français lors de la guerre d'Indochine. C'était d'ailleurs, pour les Bataillons Etrangers de Parachutistes, souvent d'anciens Fallschirmjäger...



La genèse des parachutistes de la Wehrmacht

Notre fil conducteur sera **Les Paras du matin rouge**. Le titre du livre est inspiré du début du chant des Parachutistes allemands : « *Rot scheint die Sonne, fertiggemacht, wer weiss, ob sie Morgen für uns auch noch lacht ?* »

Soit :

« *Le soleil brille rouge, préparez-vous*

Qui sait si demain il nous sourira encore ? » ⁽⁴⁾

Nous allons en suivre l'ordre pour traiter des premiers engagements, du type « Forces Spéciales » selon la terminologie actuelle, qui précéderont un emploi massif sujet de l'ouvrage suivant.

C'est en 1935 que le ministre de l'air convoque le commandant du régiment qui porte son nom : General-Göring. L'origine en est une unité politico-militaire créée dès l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes. Elle va rapidement monter en puissance, être encasernée, et voir l'aspect militaire prendre le dessus, ce que confirmera son rattachement à la Luftwaffe. Et Hermann Göring a décidé d'en faire une formation parachutiste. Les volontaires sont largement assez nombreux pour constituer un premier bataillon sous les ordres du major (commandant) Bräuer. ⁽⁵⁾ Cette unité deviendra rapidement « interarmes » et sera renforcée par une compagnie du génie. Le document-fondateur, signé en 1936 par le général Milch, secrétaire d'État à la Luftwaffe, est secret : dès l'origine il y a la volonté de préserver la surprise pour l'emploi ultérieur des parachutistes.

Mais ceci a donné des idées à l'état-major de la Heer (Armée de Terre) qui en 1937 forme aussi une compagnie parachutiste, également renforcée par un élément du génie. Le commandant Heidrich, un fantassin, en prendra la tête et effectuera son premier saut alors qu'il est

⁽³⁾ Cette terminologie peut prêter à confusion : en France TAP est synonyme d'unités parachutistes, à ne pas confondre avec aérotransportées désignant des troupes indifférenciées qui elles ne descendent pas en marche de l'avion ! Néanmoins Jean Mabire emploie dans ce sens le terme « aéroportés » et c'est d'ailleurs suite à cette confusion qu'il se retrouvera parachutiste...

⁽⁴⁾ C'est, et sur le même air, devenu le chant des Légionnaires-parachutistes : « *Le soleil brille, préparez-vous / Et qui sait si demain pour nous autres il brillera ?* ». Les paroles ont quasiment été traduites mot-à-mot mais dans la pratique chaque bataillon interprétait plutôt son propre chant (ceux-ci empruntés à la Waffen-SS) En revanche c'est toujours le *Lied der Fallschirmjäger* de la Bundeswehr.

⁽⁵⁾ C'était je crois le seul point de divergence entre Jean Mabire et le Rédacteur : il s'obstinait, bien que connaissant, et pour cause, la terminologie de l'armée française, à employer la traduction mot-à-mot depuis l'allemand. Ainsi il parle de « major », « chef de compagnie », etc. Nous avons préféré l'option inverse.

⁽⁶⁾ Equivalent du « Go » français (si l'on peut dire...) Ici encore on remarquera la similitude et la constance à travers le temps et l'espace.

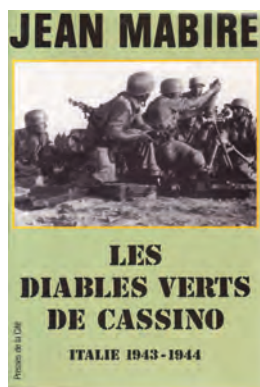
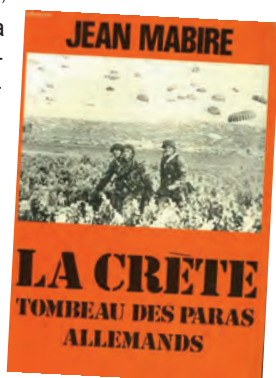
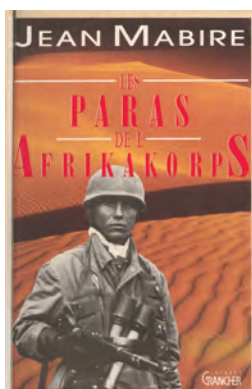


déjà quadragénaire ! Bientôt la compagnie deviendra bataillon. Et en 1938 le général Student, un aviateur, prendra la tête de l'ensemble des parachutistes. Il fera l'amalgame des anciens du régiment General-Göring, initialement « soldats politiques », et des « biffins », avant tout militaires. Ainsi naîtra le 1^{er} régiment de chasseurs-parachutistes et il appartiendra à l'armée de l'air.

De suite sera fixé l'emploi de cette nouvelle Arme : entre l'option « Action » de Services Spéciaux ⁽⁷⁾ et « Forces Spéciales » c'est la seconde qui prévaudra. Les Fallschirmjäger mèneront des opérations de commandos mais tout en restant dans le cadre des conventions internationales.

Outre la doctrine d'emploi les paras du Reich seront pourvus d'une véritable « mystique guerrière » formulée en dix commandements. Ils commencent par : « Vous êtes les soldats d'élite de l'armée allemande » et finissent par : « Elevez-vous à la hauteur des héros (...) vous serez ainsi l'incarnation parfaite du guerrier allemand ».

À l'origine Kurt Student prend le commandement d'une 7^e division aérienne qui existe surtout par son organigramme : outre le régiment parachutiste cité plus haut il dispose d'un petit bataillon d'infanterie commandé par un lieutenant et destiné à être mis en place par planeurs ⁽⁸⁾. Ces unités d'assaut sont prioritairement destinées à se saisir d'aérodromes où



viendront les renforcer des troupes plus classiques appartenant à la division : le 16^e régiment d'infanterie plus le régiment SA Feldernhalle. Soit des « soldats politiques » plus des « soldats militaires » si l'on peut dire.

Premiers engagements

Des projets d'emploi de ce nouvel outil de guerre commencent à être échafaudés.

L'été 1938 est dominé par la « Crise des Sudètes », ces territoires peuplés d'Allemands ethniques mais attribués au nouvel État tchécoslovaque à l'issue de la première guerre mondiale. Or les Tchèques n'ont rien eu de plus pressé que de les doter de redoutables fortifications pour décourager une attaque frontale. Donc il est envisagé de les prendre à revers et le Führer contrairement à ses généraux « de tradition » pense de suite aux aéroportés. Mais en septembre les « Accords de Munich » couperont court aux préparatifs en rendant au Reich ces territoires sans effusion de sang. En revanche ils ne seront pas inutiles car l'opération prévue sera jouée, mais sous forme de manœuvres à grande échelle : le 7 octobre 250 Junkers larguent plus de mille parachutistes suivis par des planeurs.

C'est à la suite de cette opération réussie qu'en 1939 l'arme parachutiste montera en puissance : trois bataillons forment le 1^{er} régi-



⁽⁷⁾ Cette mission sera réservée au régiment Brandenburg dépendant de l'Abwehr : se reporter à l'ouvrage d'Eric Lefevre, ancien documentaliste et co-auteur de Jean Mabire.

⁽⁸⁾ Planeurs modèle DFS 230 transportant une charge utile de plus d'une tonne, soit un groupe de combat équipé. Ce type de mise en place a l'avantage par rapport au parachute de pouvoir déposer des troupes n'ayant pas subi d'entraînement spécifique en évitant les aléas du saut (dispersion, « casse » à l'arrivée au sol, largage séparé des armes collectives, etc.)

⁽⁹⁾ La partie tchèque devient le « Protectorat de Bohême-Moravie » tandis que la Slovaquie prend son indépendance.



ment de chasseurs-parachutistes, bientôt suivi d'un deuxième, lui à deux bataillons. Peu après, à la mi-mars, à défaut de combattre, la division se livre à une nouvelle démonstration de force en étant aérotransportée sur l'aéroport de Prague : la Tchécoslovaquie n'existe plus ⁽⁹⁾.

Mais ladite division n'en a pas fini avec les « faux départs ».

La Pologne, poussée par les alliés occidentaux, ayant refusé les exigences du Reich concernant le « Corridor de Dantzig », celui-ci l'envahit au début de septembre.

Et une fois de plus est prévu un largage de la division : les hommes sont embarqués dans les « Ju »... et l'opération est annulée : les Panzer ont été plus rapides.

C'est peu après que les paras vont être effectivement engagés, mais comme infanterie motorisée puis même amphibie : ils traversent la Vistule sur des barques et en reconnaissent la rive orientale.

Ils ont alors leur premier tué dans un accrochage : l'adjudant Meusel.

Tout ceci n'a pas été sans engendrer une certaine frustration : à quoi bon tout cet entraînement ?

La réponse viendra d'Adolf Hitler en personne : il déclare à Student que ses parachutistes sont trop précieux et qu'il veut bénéficier de l'effet de surprise lorsqu'il décidera de les engager par la 3e dimension. Et que ce sera à l'ouest.

Plus précisément le 9 avril 1940, ce qui mettra fin à la « drôle de Guerre ».





Saut sur le Danemark: des vacances!

Le premier objectif sera le Danemark qui commande les détroits permettant de passer de la mer du Nord à la Baltique. Et plus particulièrement le pont de Vordingborg qui joint l'île de Falster à celle de Sjælland où se trouve la capitale, Copenhague. Il est dévolu au 1^e régiment aux ordres du capitaine Walther, âgé de vingt-trois ans... Ce sera le premier saut opérationnel des Fallschirmjäger.

La lumière verte s'allume et le klaxon se fait entendre: *Los!*

À l'aurore les quatre compagnies fondent chacune sur leur objectif.

Il n'y a pas eu de déclaration de guerre, l'Allemagne considérant qu'il ne s'agit que de prendre des gages. Les troupes danoises sont totalement surprises et n'opposent pas de résistance.

Déjà ici les paras feront montre de leur débrouillardise: ils réquisitionnent des bicyclettes pour rejoindre l'agglomération de Vordingborg. Comme pour un départ en vacances. D'ailleurs cette opération sans effusion de sang y ressemble.

Arrivée par voie maritime l'infanterie rejoindra comme prévu: mission accomplie.

La Norvège: la neige et le sang

L'invasion de la Norvège aura une autre tournure et c'est là que le mot Saga prend toute sa valeur.

Le pays à vu s'approcher la guerre: peu auparavant sa neutralité avait été violée par les Britanniques qui avaient mouillé des mines et arraisonné un ravitailleur, l'Altmark, dans ses eaux territoriales. En outre, d'une indépendance « toute neuve » (1905), le royaume de Norvège faisait preuve d'un nationalisme exacerbé même si une fraction de sa population était pro-allemande.

C'est cette fois la 3^e compagnie du I/1, aux ordres du lieutenant von Bradis, qui va être engagée le même 9 avril pour s'emparer de Sola, l'aéroport de Stavanger sur la côte ouest, avec pour objectif final la ville elle-même.

Le vol d'approche est long et les « Ju » ne sont au-dessus de l'objectif qu'à dix heures, accueillis par l'artillerie anti-aérienne.

Los! Cette fois ce sont les mitrailleuses qui prennent à partie les paras. Il y a des pertes dès l'assaut des positions fortifiées norvégiennes mais celles-ci sont emportées.

Maintenant il s'agit de neutraliser les batteries AA qui interdisent le poser des appareils devant amener les renforts nécessaires à la

prise de l'agglomération de Stavanger. C'est fait, à la grenade.

Vers midi les aérotransportés débarquent des Ju-52 tandis que les aéroportés achèvent de sécuriser l'aéroport en occupant les hauteurs qui le dominent. Puis ils enlèvent le village de Sola.

Ensuite, grâce à des véhicules réquisitionnés, l'ensemble des troupes allemandes se porte sur la ville de Stavanger dont elles viennent rapidement à bout des défenseurs: l'opération a été un succès au prix de pertes relativement légères.



C'est le commandant du bataillon lui-même, le capitaine Walther, qui prend la tête de ses 1^e et 2^e compagnies devant occuper Fornebu, l'aéroport d'Oslo, capitale du pays.

Mais les conditions météorologiques sont excécrables. Et l'objectif se trouve situé entre le fond d'un fjord et des montagnes: les pilotes n'ont pas droit à l'erreur, or la visibilité est quasiment nulle. Il faut renoncer au large et mettre le cap sur le Danemark!

Il est prévu « comme consolation » de faire sauter le bataillon sur l'aéroport de la ville d'Aalborg, au nord de la presqu'île du Jutland. Même pas: dès l'aurore il a été pris « au culot » par de l'infanterie aérotransportée...

Il en sera de même pour Fornebu une fois le brouillard levé.

Alors que Hitler espérait pouvoir, comme au Danemark, neutraliser le souverain norvégien afin qu'il reste dans le pays en donnant à ses troupes l'ordre de cesser le combat, Haakon VII s'exfiltre à temps de sa capitale et prone au contraire la résistance à outrance en attendant le renfort des anglo-français: la partie ne fait que commencer.

Ce n'est que le 13 avril que le lieutenant Schmidt va rejoindre Oslo avec la 1^e compagnie. C'est là qu'il apprend que les Britanniques ont débarqué à Namsos, et on les attend pour bientôt à Andalsnes d'où ils menaceraient Trondheim. Aussi, compte-tenu de la configuration du réseau routier et ferré, il est nécessaire de tenir la « poignée de l'éventail », soit Dombas, au cœur du pays. Or la 2^e Cie n'a guère dépassé Hamar, la zone étant plus au nord fortement tenue par les troupes norvégiennes. Les forces terrestres allemandes doivent les repousser, ce qui prendra un certain temps sur ce terrain favorable à la défensive.

Solution: enlever Dombas par un « assaut vertical ». Avec une unique compagnie...

Les conditions atmosphériques sont épouvantables, le vent chassant la neige fondante en rafales.



Mais le commandant du bataillon décide que les paras sauteront quand même. Le 14 avril, en fin de journée, les pilotes ayant fait des prouesses sous les tirs antiaériens, ils sont largués pour cette mission de sacrifice.

Et bien sûr, compte-tenu des conditions du parachutage, la 1^e Cie se trouve éparpillée, son commandant au sud de l'objectif, le gros de l'unité au nord. Schmidt réquisitionne un véhicule et y entasse sa section de commandement. Un accrochage, et le lieutenant se trouve le premier blessé, méchamment, ce qui ne l'empêche pas, avec son pistolet P 08, d'attaquer la mitrailleuse qui a pris à partie ses hommes. Et un autre élément de la compagnie rejoint, obligeant les Norvégiens à décrocher. Mais Schmidt ne se trouve quand même qu'à la tête de l'effectif d'une grosse section de combat. Il se retranche dans un blockhaus à quelque cinq kilomètres de Dombas. C'est de là qu'il entend vers minuit des explosions : l'équipe de destruction a réussi à faire sauter la voie ferrée, une partie de la mission est remplie.

Mais il manque une centaine d'hommes : le largage, vu les conditions atmosphériques, a entraîné une dispersion de l'unité et a été effectué trop bas, ainsi nombre de parachutistes se sont tués à l'arrivée au sol. Et la plupart des gaines contenant l'armement collectif et les fusils n'ont pu être récupérées. Les survivants vont errer et combattre par petits groupes jusqu'à leur capture.

De plus le lieutenant Schmidt est privé de radio et doit communiquer avec les aviateurs par panneaux, et il manque de munitions.

Le lendemain, vers midi, une première attaque est repoussée.

Pour faire sauter le « verrou » les Norvé-

giens lancent une seconde attaque qui est aussi repoussée avec de nombreuses pertes parmi les assaillants, outre les prisonniers et l'armement récupéré par les paras.

Le lendemain vers midi l'adversaire lance une grande attaque appuyée par le tir d'armes lourdes, obusiers et mortiers. C'est encore un échec les paras s'étant bien retranchés.

Et le bombardement d'artillerie reprend. Se sachant repéré, Schmidt profite de la nuit pour s'exfiltrer et prendre la direction du sud.

Mais il ne lui reste qu'une quarantaine de Paras avec lesquels il se replie dans la montagne ce qui lui permet de tenir la route et la voie ferrée sous le feu de ses mitrailleuses. Maintenant l'état de ses blessures impose qu'on le porte.

Ce qui reste de la 1^e compagnie se retranche alors dans une ferme ⁽¹⁰⁾.

La journée se passe dans le calme mais les troupes norvégiennes progressent en démantelant les barrages routiers. Durant la nuit elles tâtent les positions allemandes et c'est au jour que la grande attaque est lancée. Or l'artillerie des Britanniques, arrivés à Dombas, se joint à la norvégienne. Puis vient l'infanterie.

Toute la nuit le pilonnage continue et l'adversaire manœuvre, si bien que les Allemands, dont les stocks de munitions s'épuisent, doivent changer de position.

Les hommes ont froid et faim, les munitions sont épuisées et l'étau se resserre : c'est fini, mais la mission a été accomplie.

Nous allons maintenant renoncer à l'ordre chronologique au profit de la logique géographique, soit en finir avec la Norvège.

Ce même 9 avril 1940 le général Dietl dé-



⁽¹⁰⁾ À tort, on fait souvent du terme Wehrmacht le synonyme d'armée de terre alors qu'elle comprend la Luftwaffe (armée de l'air), la Kriegsmarine (armée de mer) et la Heer (armée de terre).

⁽¹¹⁾ « Comparaison n'est pas raison » mais le rédacteur, ancien de la Légion Etrangère, ne peut s'empêcher de penser à l'hacienda de Camerone.

⁽¹²⁾ c.f. Notre article « Combats autour de Narvik » dans le N° 52 du Magazine. Et surtout *La Saga de Narvik* de Jean Mabire.

barquait au-delà du cercle polaire, à Narvik, avec une partie de sa division de montagne. Mais dès le lendemain la Navy réagissait et reprenait le contrôle de la mer, isolant les forces allemandes puis débarquant des unités terrestres ⁽¹²⁾.

Et compte-tenu des distances, des difficultés du parcours et de la résistance ennemie, la Heer mettrait « un certain temps » à secourir ces enfants perdus...

Il ne restait que la voie aérienne, et plus particulièrement, faute d'aérodromes disponibles, le parachutage. D'approvisionnements bien sûr, ce que réalisaient les aviateurs à partir de Trondheim, soit un vol de quelque sept cents kilomètres, et malgré la Royal Air Force elle basée à proximité outre la présence d'un porte-avions au large de Narvik. Mais en terrible infériorité numérique Dietl avait aussi besoin de renforts.

Or les parachutistes sont déjà engagés sur le front de l'ouest comme nous verrons plus loin et c'est initialement les quelques éléments restés sur place qui sont largués : 66 le 14 mai, 22 le lendemain et 76 le surlendemain, qui sautent à proximité de la petite gare de Björnffjell près du PC de Dietl, dos à la frontière suédoise.

Aussi dès les missions aux Pays-Bas et en Belgique accomplies le bataillon Walther remonte vers le Nord.

Et le 16 mai son commandant peut se mettre à la disposition du général Dietl avec dans un premier temps l'effectif d'une grosse compagnie ce qui est peu.

Avec ces moyens renforcés de chasseurs et de marins la capitaine Walther va néanmoins contrôler la voie ferrée qui amenait le minerai de fer suédois jusqu'au port de Narvik.

Et le 23 mai un nouveau largage à lieu : les Gebirgsjäger ont la surprise une fois les « paras » arrivés au sol de constater que ce sont des chasseurs comme eux !

Ils sont 65 volontaires, formés en une semaine et qui ont effectué deux sauts d'entraînement...

C'est en train puis à pied que les nouveaux arrivés vont rejoindre leur zone d'engagement sous la menace de la RAF et de la Navy.

Puis il faut escalader les pentes par un temps épouvantable, car le printemps là-bas cumule les inconvénients du froid et de l'humidité : la nuit il gèle, le jour il dégèle et les ruisseaux deviennent des torrents. Vent et brouillard. Le tout sans nuit véritable.

Pendant ce temps là-haut les forces allemandes reculent pied à pied devant un adversaire composé de Norvégiens, Britanniques, Français et même Polonais.

Elles éviteront l'internement en Suède grâce aux combats en France où ce sont les alliés eux qui se trouvent acculés.

Le 24 mai le commandant britannique de l'opération, l'amiral Cork, reçoit un message équivoque lui enjoignant de rembarquer au plus vite afin d'assurer la défense du Royaume-Uni mais si possible de prendre la ville même pour assurer la destruction des installations por-

tuaires. Ceci tout en gardant le secret, en particulier vis-à-vis de l'allié norvégien...

Le général Bethouart, commandant les troupes françaises, insiste lourdement en ce sens malgré l'amiral car il veut se replier sur une victoire. L'offensive est fixée au 28 mai.

C'est la 13e demi-brigade de légion étrangère, largement constituée d'anciens « Rouges » espagnols, qui va se heurter au bataillon Walther. Celui-ci s'est constitué en « bouchons » sur la voie ferrée qui longe au sud le Rombaksfjord.

L'ennemi est lui appuyé par de l'artillerie, tant terrestre que navale.

L'ennemi est partout : outre les légionnaires qui progressent le long de la voie ferrée, les canons de marine anglais battent les pentes depuis le fjord au nord tandis qu'une brigade polonaise progresse au sud.

Mainenant les Allemands ne tiennent plus que le fond du fjord et la pression alliée s'accroît. Quant aux renforts terrestres ils se trouvent encore à plus de deux cents kilomètres au sud de Narvik.

Le 7 juin ce sont des artilleurs de montagne qui sont largués, commandés par un homme qui deviendra une légende des Paras du Reich : le colonel Meindl, presque cinquantenaire, et qui avoue que c'est son premier saut. Mais il y prendra goût.

Après six jours d'offensive alliée un étrange silence règne.

Et au soir du 8 juin c'est dans une ville ravagée que les hommes de Walther découvrent des dizaines de mulets errants abandonnés par l'adversaire.

Le 9 juin, après deux mois de combats épiques, c'est bien Dietl qui est le « Vainqueur de Narvik ».

Avec l'aide des Fallschirmjäger.

Succès à l'Ouest

Revenons sur le front principal. Ses offres de paix étant restées sans réponse, et la « Drôle de Guerre » s'éternisant, Hitler a décidé de débloquer la situation en frappant à l'ouest.

Il n'a pas l'intention de lancer ses troupes face à la Ligne Maginot, ces fortifications élaborées qui couvrent le territoire français face à l'Allemagne : en ancien soldat du front il connaît le prix du sang. Donc il faut les déborder par le nord, ce qui inclut de passer par ce que l'on ne nomme pas encore le Benelux et est constitué de pays en principe neutres ⁽¹³⁾. Sans leur faire formellement la guerre il va donc falloir les traverser en force et ils sont sur leurs gardes en ce mois de mai 1940. Les cours d'eau ainsi que les canaux constituent de fait d'énormes fossés antichars, d'autant plus que les ponts qui permettent de les franchir sont sous le feu de fortification redoutables.

Conclusion : il faut s'efforcer de s'emparer des ponts intacts et neutraliser les forts qui les contrôlent. Or pour atteindre cet objectif une at-

⁽¹³⁾ Les Pays-Bas en particulier collaboraient officieusement avec le Royaume Uni comme le démontrera l'incident de Venloo.



attaque terrestre frontale a toutes chances d'être inefficace et de plus coûteuse. Donc il faut agir par la 3e dimension.

Les opérations de Norvège ont mis en lumière les inconvénients des parachutages : « casse » à l'arrivée au sol, combattants dispersés et difficultés pour récupérer les armes collectives.

C'est ainsi qu'une opération non parachutée va constituer la « légende » des Paras du Reich.

L'on fera appel aux planeurs légers DFS 230, capables d'emporter un groupe de combat ou une tonne de matériel. Tractés bien sûr par les indispensables JU-52. En outre, lâchés à une vingtaine de kilomètres de leur objectif, ils arrivent silencieusement sur celui-ci. La mission sera confiée au capitaine Koch, commandant du « Bataillon d'Assaut » de la 7e division aérienne du général Student, qui sera fractionné en quatre groupes ⁽¹⁴⁾. Ils disposeront de matériel de destruction dont des charges creuses, innovation qui permet de percer les blindages ou les fortifications bétonnées.

Donc l'unité sera composée en partie de spécialistes des explosifs appartenant au génie parachutiste.

Dès le début de l'année 1940 l'entraînement commence alors que seul le commandant du bataillon connaît les objectifs : s'emparer des ponts franchissant le canal Albert et neutraliser le fort « imprenable » d'Eben-Emael, le tout en Belgique.

Entraînement à deux niveaux : l'approche, soit l'embarquement et le débarquement des planeurs, puis l'action elle-même consistant à selon le cas sécuriser ou neutraliser l'objectif. La préparation fait appel aux photographies aériennes et à la « caisse à sable » ⁽¹⁵⁾ ainsi qu'aux répétitions sur terrain de manoeuvre... sans que les acteurs sachent où se situe l'objectif véritable.

Le 10 mai avant l'aube une quarantaine de planeurs tirés par autant de « Ju » décollent direction l'ouest.

Mais l'opération, la mieux préparée ne va pas sans imprévus : par erreur un planeur reçoit l'ordre de larguer son câble peu après l'envol... et atterrit en Allemagne ! Un autre voit le sien se briser suite à une manoeuvre brusque de l'avion tracteur et se retrouve aussi à atterrir sur le sol natal. Le plus grave étant que chacun de ces aéronefs transportait une équipe destinée à l'attaque du fort d'Eben-Emael, et de plus le second emportait le chef de l'opération, le lieutenant Witzig !

Mais l'ensemble de celle-ci continue à se dérouler :

À 5 h 15 le groupe d'assaut « Béton », composé de quatre-vingt-seize hommes se pose de part et d'autre du pont de Vroenhoven qui enjambe le canal Albert. Et ceci face à plusieurs centaines de soldats belges. Les assaillants bondissent hors de planeurs et ouvrent le feu sur un adversaire qui suite à de nombreuses fausses alertes « n'y croyait plus ». Les fortins sont détruits à l'explosif et leurs défenseurs neutralisés malgré le sacrifice d'un sous-lieutenant qui s'élancera seul armé



d'un vieux fusil-mitrailleur... Il y a quelque trois cents prisonniers et le capitaine Koch installe son PC à proximité du pont intact. Ceci au prix de sept tués et vingt-quatre blessés.

Presque dans le même temps le groupe « Acier », composé de quatre-vingt-douze chasseurs-parachutistes, se posait plus au nord auprès du pont de Veldwezelt. Après avoir tiré quelques coups de fusil les Belges se réfugient dans un abri. Cette fois c'est au lance-flammes que celui-ci sera neutralisé. Mission remplie au prix de huit morts et trente blessés.

Le groupe « Fer » a lui pour objectif le pont de Canne, juste au nord du fort d'Eben-Emael. Ses planeurs étant les derniers à se poser les défenseurs sont sur leurs gardes. Le terrain est difficile et les planeurs ont été pris à partie alors qu'ils étaient encore en vol. Il y a de « la casse », hommes et matériel. Et le pont saute avant que les Allemands ne l'aient rejoint. Cet échec aura coûté vingt-deux tués et vingt-six blessés.

Mais ce revers sera occulté par la réussite de l'extraordinaire opération de commando qui fera la réputation des Paras du Reich : la prise du fort d'Eben-Emael.

Nous en avons évoqué plus haut les préliminaires, voici maintenant l'action.

Et c'est sur l'ouvrage lui-même que les planeurs vont se poser, le prenant « à l'abordage » selon la formule imagée de Jean Mabire.

La zone de poser est un triangle de neuf cents mètres sur sept cent, en partie boisé et garni de coupoles - dont certaines fausses. En dessous un labyrinthe tenu par l'équivalent d'un bataillon aux ordres d'un commandant. Il doit être réduit par le groupe « Granit » à l'effectif d'une petite compagnie commandée par un lieutenant. Qui comme nous l'avons vu ne pourra même pas être à sa tête. Mais tout a été préparé minutieusement.

À l'aube du 10 mai 1940 les neuf planeurs restant abordent silencieusement leur objectif.

Tout se déroule comme prévu ou presque et nous épargnerons au lecteur les détails qu'il pourra trouver dans le livre de référence, préférant évoquer ce qui sort de l'ordinaire – si tant est que cette opération puisse être qualifiée d'« ordinaire »⁽¹⁴⁾.

Si deux équipes de destruction étaient manquantes, en revanche il en avait été prévu une de réserve, la 10, commandée par le sergent Hübel. Dès l'atterrissage il fait s'enquérir du lieutenant Witzig qui commande l'ensemble... pour constater qu'il manque ainsi que son équipe plus une autre. Peu importe : il a justement été prévu pour suppléer n'importe quelle unité défaillante. Et sans tarder il se précipite avec ses hommes sur la partie occidentale du fort et neutralise les trois canons de 75 qui s'y

trouvent.

Plus extraordinaire encore est peut-être le comportement des pilotes de planeurs, qui une fois posés, se transforment en combattants terrestres : ainsi du sergent Lang auquel il a été confié la garde d'une trentaine de prisonniers. Pris sous le feu de défenseurs du fort qui continuent le combat et souffrant de plusieurs blessures, il fait s'abriter « ses » Belges et se traîne jusqu'à son planeur : il sait y trouver les deux parties d'une charge creuse de cinquante kilos. Il va réussir à les amener jusqu'à la coupole qu'occupe une batterie de canons de 120 jumelés. Là il les assemble, pose la charge contre le blindage et procède à la mise à feu. Il en restera sourd et l'ouvrage semble intact. Survient alors l'adjudant-chef Wenzel qui se trouve - sans le savoir - « le plus ancien dans le grade le plus élevé » et applique une technique simple mais efficace : balancer dans les tubes de petites charges explosives qui les rendent définitivement inutilisables.

Ainsi en moins de dix minutes une soixantaine de sapeurs-parachutistes auront réussi à neutraliser un fort réputé imprenable tenu par plus d'un millier de défenseurs. Mais à quelques pertes près ceux-ci sont toujours là, sous la surface du sol...

C'est après l'action principale seulement que l'adjudant-chef se rend compte qu'il manque son lieutenant. Aussi Wenzel est-il soulagé lorsque se pose un nouveau planeur portant l'équipe 11 avec le lieutenant Witzig : celui-ci, après l'atterrissage impronptu s'est saisi d'un vélo, puis a réquisitionné une voiture automobile et a ainsi rejoint l'aéroport de Cologne...

C'est sous ses ordres que va pouvoir se dérouler la seconde phase de l'opération.

Et une demi-douzaine de fortins restent occupés par les Belges et représentent une menace potentielle pour des renforts allemands.

En sur le fort ceux-ci ne sont même plus une soixantaine en état de combattre, pilotes et officier de liaison « air » inclus.

Mais à l'aube du 11 mai, malgré les difficultés du terrain, un élément du 51^e Régiment du génie rejoint les parachutistes. Ses hommes sont de suite « embauchés » pour achever la neutralisation des dernières casemates menaçantes.

Et à midi et quart le 11 mai le cessez-le-feu est sonné. Alors que les chefs belges tentent de discuter des conditions de la reddition leurs troupes se débandent : le combat est fini, les Panzer vont pouvoir reprendre leur ruée vers le sud.

Cette opération légendaire aura coûté aux Paras du Reich six tués et une vingtaine de blessés.

Une délégation de l'unité, parachutistes et aviateurs, est convoquée au quartier-général

⁽¹⁴⁾ Il s'agit ici de groupes d'assaut, unités de circonstance elles-mêmes fractionnées en équipes de destruction, à ne pas confondre avec les groupes de combat habituels constitués d'une dizaine d'hommes sans matériel spécialisé.

⁽¹⁵⁾ Reproduction en réduction et en trois dimensions du terrain d'engagement reconstitué en général avec du sable.

⁽¹⁶⁾ En revanche elle servira de référence et il est permis d'en voir des répliques dans le coup de main ayant permis la libération de Mussolini au Grand Sasso (12 septembre 1943) et celui ayant abouti à la destruction du radar de Bruneval (28 février 1942) par les paras britanniques.



du Führer pour y être décorée.

Cet extraordinaire succès ne doit pas faire oublier d'autres engagements des parachutistes, et en particulier pas loin de là, aux Pays-Bas.

L'objectif est double : comme en Belgique et Danemark, se saisir des ponts nécessaires au développement de l'offensive terrestre. Et comme en Norvège s'emparer d'aérodromes et du souverain avec son gouvernement afin d'obtenir comme au Danemark la neutralité forcée du pays.

Avant l'aube du 10 mai l'ambassadeur d'Allemagne présente un ultimatum au gouvernement royal tandis que le 2e régiment de chasseurs-parachutistes saute à proximité de La Haye.

Mais ils sont attendus et avant même le largage la défense anti-aérienne abat plusieurs appareils qui s'écrasent avec les hommes à leur bord. Ceux qui sont suspendus à leur parachute constituent aussi des cibles de choix. Et ceux qui se réceptionnent indemmes sont, de suite, soumis au feu des Hollandais. Néanmoins les unités se regroupent et commencent à disputer les aérodromes d'Ypenburg et d'Ockenburg à l'adversaire.

En ce qui concerne le troisième aérodrome, Valkenburg, lui situé au nord de la capitale, les paras sont largués sur un bois et il y a de « la casse » à l'arrivée au sol.

De plus les Néerlandais attendent la 6e compagnie à la sortie des couverts. Le lieutenant Schirmer, qui a regroupé ses hommes, y compris les blessés en état de combattre, lance son unité à l'attaque et parvient à occuper une partie du terrain d'aviation. Les « Ju » amenant les aérotransportés qui doivent les renforcer se posent malgré le feu ennemi. Les nouveaux venus ont à leur tête le colonel commandant le régiment, et de suite, avec l'aide des paras, ils repoussent les





Hollandais de l'aérodrome. Le commandant du 47e RI, qui n'a avec lui que l'effectif d'un bataillon, est blessé dans l'assaut du village proche. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à exercer son commandement.

À Ypenburg la situation est particulièrement dramatique : les parachutistes subissent de lourdes pertes avant même l'engagement et ne peuvent occuper qu'une partie de l'aérodrome. Treize Junkers osent néanmoins s'y poser : onze seront détruits dans les minutes suivant l'atterrissage. Ceci ne fait que l'effectif d'une compagnie, cernée, et dont les survivants devront se rendre en fin de journée.

En ce qui concerne Ockenburg, les paras ont été largués trop loin. Ce qui n'empêche pas la plupart des « Ju » de se poser sans protection, et les troupes débarquées engagent de suite le combat, appuyées par les mitrailleuses des avions de transport.

Cette opération coûtera une centaine d'appareils à la Luftwaffe.

L'opération sur la capitale du pays se révèle être un échec sanglant et ce sont les assaillants qui se trouvent sur la défensive.

Il n'en est pas de même sur d'autres parties du territoire.

Ces opérations sont placées sous le commandement du général Student qui dispose du 1e régiment de Fallschirmjäger du colonel Bräuer et du 16e régiment d'infanterie détaché de la 22e division. À sa tête le lieutenant-colonel von Choltitz, mais c'est pour sa reddition en 1944 à Paris qu'il passera à la postérité. S'ajoutent à ces deux régiments des unités divisionnaires d'appui et de soutien.

L'action visant Rotterdam commence par un véritable coup de main de la 11e compagnie du 16e RI qui s'empare de l'île séparant les deux

bras de la Nouvelle Meuse. Et ceci grâce à l'amerrissage de douze hydravions Heinkel 59 d'où surgissent les fantassins au plus près des ponts à enlever. Ils sont bientôt renforcés par des paras qui ont sauté à proximité et rejoint... en tramway.

Pendant ce temps le IIIe bataillon du capitaine Schulz se dirige vers Waalhaven, l'aérodrome de Rotterdam. Le saut sur l'objectif s'effectue comme prévu, sinon avec facilité, car ici aussi il y a un « comité d'accueil ». L'adversaire bien qu'accrocheur est tenu en respect. Et ici encore va prendre place un de ces « coups de culot » qui caractérisent les parachutistes : sous les tirs, le commandant du bataillon accompagné de quelques hommes s'empare d'un véhicule et fonce vers la tour de contrôle. Là ils surprennent un groupe d'officiers néerlandais qui entouraient un colonel fêtant ses quarante années de service ! Le reste de la troupe ayant atteint ses objectifs une nouvelle rotation de Junkers peut déposer des renforts du 16e RI. Puis rejoindra son chef de corps suivi du général Student en personne.

Ensuite c'est le pont menant à Rotterdam qui est enlevé, l'attaque étant menée par von Choltitz lui-même qui a pris place sur le siège arrière d'une moto...

Mais la résistance Hollandaise se durcit et au crépuscule du 10 mai les Allemands venus du ciel doivent s'installer en défensive.

Pendant ce temps le IIe bataillon du capitaine Prager a sauté près des ponts de Mordijk qui enjambent l'énorme obstacle naturel que constitue l'Hollandsch Diep.

Son commandant est un mort-vivant : soigné pour un cancer à l'estomac, il a tenu à être à la tête de ses hommes. La maladie aura raison de lui en fin d'année mais la mission a été accomplie.

Le pont routier est long de 1 200 mètres et





le ferroviaire de 1500. À chaque extrémité se trouvent des casemates tenues par les soldats néerlandais. Dépourvus d'armes lourdes les Allemands emportent l'objectif « dans la foulée ».

Le gros du le bataillon du capitaine Walther a été gardé en réserve, le colonel Bräuer estimant sa 3e compagnie suffisante pour prendre les ponts de Dordrecht. Or les hommes de von Brandis vont être largués sur la même rive de la Vieille Meuse et non de part et d'autre. Le commandant de l'unité, rescapé de la Norvège, est tué parmi les premiers. Et la compagnie n'est pas en mesure de s'emparer de ses objectifs. Les défenseurs, se croyant maîtres de la situation, ne détruisent pas les ponts. La compagnie se replie sur l'agglomération de Dordrecht où elle se trouve pratiquement anéantie.

Bräuer va alors engager la 4e Cie du bataillon et vers midi les paras viennent à bout des casemates et s'emparent du pont routier. En revanche le pont ferroviaire a sauté entre-temps. Et les Hollandais tiennent toujours l'agglomération.

La mission du régiment a été globalement remplie mais il ne faudrait pas que les renforts terrestres tardent trop...

Or l'armée royale a rassemblé une demi-douzaine de bataillons d'infanterie plus de l'artillerie en vue de contre-attaquer à l'aube du 11 mai. Et elle est désormais appuyée par la Royal Air Force qui affronte la composante aérienne de la Luftwaffe qui n'a plus le monopole du ciel. Les paras tiennent les positions sur lesquelles ils se sont retranchés. Elles sont pilonnées dans la nuit du 11 au 12. L'objectif principal des Néerlandais est les ponts qu'ils voudraient détruire pour empêcher l'arrivée des troupes blindées et motorisées : ils attaquent au jour mais sont de nouveau bloqués.

C'est avec soulagement que les paras viennent enfin arriver les premiers blindés de reconnaissance. Puis le gros des forces, qui, avec l'appui des Stukas, va nettoyer Dordrecht.

Mission accomplie dans cette zone.

Mais il reste Rotterdam.

C'est encore Student qui avec ses troupes éprouvées par les combats des jours précédents doit se charger de ce « gros morceau » appuyé par les Panzer. Et par l'aviation, mais cette fois la coordination sol-air sera défailante.

Le 14 mai un parlementaire néerlandais se présente pour discuter d'un éventuel cessez-le-feu.

Et alors qu'il retourne vers ses lignes les avions allemands survolent et bombardent la ville. Certes ce sont les objectifs militaires qui sont visés, mais les « dégâts collatéraux » sont importants : huit-cent cinquante civils hollandais y laisseront la vie ⁽¹⁷⁾.

Le commandant des troupes royales de Rotterdam se résigne à traiter avec le général Student lorsque des coups de feu éclatent à proximité. Le commandant de la 7e div. reçoit alors à la tête une balle perdue... et elle est allemande : une avant-garde voyant les soldats néerlandais qui s'apprêtaient à rendre leurs armes et ignorant les pourparlers a ouvert le feu.

Les officiers allemands et hollandais se précipitent alors bradant des drapeaux blancs et à 21 h 30 ce 14 mai 1940 l'ensemble des forces royales capitule.

Outre la blessure de leur chef, le prix que les paras ont payé pour la victoire est lourd : 30 % de pertes, dont un millier de tués. Et la moitié des avions de transport engagés hors-service.

Conclusion en Méditerranée

Il reste encore à traiter d'une opération aéroportée allemande qui obtiendra un résultat majeur tout en étant moins coûteuse. Elle aura lieu un an plus tard.

Car Mussolini, sans même prévenir son allié, s'est lancé dans la conquête de la Grèce et sans succès. Hitler doit donc venir à son aide.

La Yougoslavie se trouve sur son chemin : le régime du régent Paul étant favorable à l'Axe les Britanniques fomentent un coup d'État à Belgrade qui retourne la situation. Il faut donc là aussi passer de vive force, ce qui prendra





une dizaine de jours à la Wehrmacht. Grecs et Britanniques comptent se replier sur le Péloponnèse pour s'y embarquer. Mais l'isthme de Corinthe, point de passage obligé, est coupé par un canal que l'on ne peut franchir que par un seul pont. Saisir un pont, les paras y sont en quelque sorte habitués. Ce sera la tâche du 2^e régiment du chasseurs-parachutistes de colonel Sturm – un nom prédestiné ⁽¹⁷⁾.

Et à l'aube du 26 avril 1941 ce sont trois cents Junkers 52 tractant autant de planeurs qui décollent accompagnés d'appareils de chasse et d'appui.

Comme prévu les planeurs atterrissent de chaque côté du pont. Couper la retraite de l'adversaire est le but principal, mais prendre l'ouvrage intact serait encore mieux. Pendant que leurs camarades attaquent les défenses, les sapeurs-parachutistes se livrent à des acrobaties, suspendus aux poutrelles du pont : ils démontent les charges explosives et les posent sur le tablier. Mais celles-ci vont y exploser sans que l'on sache avec certitude comment.

Et les défenseurs se sont ressaisis en constatant qu'ils n'ont en face d'eux qu'une cinquantaine d'adversaires : il était temps que le reste du régiment saute en renfort. Sa 6^e compagnie se lance directement à l'attaque de la ville de Corinthe. Avec ce modeste effectif les assaillants piétinent, lorsqu'ils recoivent l'appui de deux blindés... ennemis mais enlevés à la grenade par des paras de l'unité ! La ville capitule et les Allemands s'empressent de se mettre en défensive à la fois face au nord et au sud. Les Britanniques qui dans leur retraite butent sur l'obstacle et se réfugient sur les hauteurs constituent une menace sérieuse et les renforts terrestres sont attendus avec impatience. Car les paras se comptent par centaines et l'ennemi acculé en dizaines de milliers d'hommes.

La nuit se passe dans le calme et à l'aube

on apprend que la Leibstandarte SS Adolf Hitler a réussi à franchir le golfe de Patras à l'ouest et progresse en suivant la côte nord du Péloponnèse. L'on réquisitionne des véhicules pour aller au-devant de ces renforts et ceux-ci ayant rejoint le colonel Sturm peut passer à l'offensive.

Une fois de plus les paras s'entassent dans des véhicules civils formant une sorte de convoi de « Gens du Voyage »... Ils passent Mycènes, traversent Argos et arrivent à Nauplie. Là les Britanniques s'accrochent : le port reste leur seul espoir de fuite.

Malgré la disproportion de forces, le sous-lieutenant Teusen, chef de la section de pointe « y va au culot » et propose à l'ennemi de se rendre, en prétendant être à l'avant-garde d'une division et en brandissant la menace de l'aviation.

Et de nouveau ça marche ! Les paras s'installent alors en défensive sur une hauteur dominant le port avant d'être rejoints par le restant de la compagnie puis tout le II^e bataillon : les Britanniques ne réembarqueront pas.

De plus, les Fallschirmjäger capturent le commandant grec des forces du Péloponnèse et la résistance cesse dans la presqu'île.

Ce succès clot la phase des actions du type « Commandos » ou « Forces Spéciales » des Paras du Reich, celles qui feront leur légende.

Ils ne vont pas tarder à être engagés de nouveau, mais dans une opération de masse : la prise de la Crète où se sont réfugiés les Britanniques ayant échappé au piège du continent.

Ce sera le cas unique d'une bataille entièrement gagnée par la 3^e dimension.

Mais à quel prix...

Louis-Christian GAUTIER

⁽¹⁷⁾ Ce bilan peut paraître modeste comparé à celui des « bombardements de terreur » qu'effectuèrent les alliés sur les populations allemandes, mais les civils ayant été jusqu'ici autant que faire se peut épargnés par les combats il semblera alors énorme et sera exploité au maximum par la propagande comme exemple de la « barbarie allemande ».

⁽¹⁸⁾ En allemand *Sturm* signifie « assaut ».





L'esprit Wandervogel chez Jean Mabire

Quand on connaît la vie de Jean Mabire ou que nous l'avons un temps soit peu côtoyé, il y a un univers qui revient assez souvent, au-delà de ses sujets de prédilections qui ont fait sa réputation, un univers auquel il a fait référence à plusieurs reprises dans sa vie et dans certaines initiatives autour de la Jeunesse, c'est celui du *Wandervogel*. Il convient de s'attarder un peu sur ce sujet évocateur pour beaucoup d'entre nous et qui nous touche particulièrement.

Le *Wandervogel*, « oiseau voyageur » ou par extension « oiseau migrateur », est un mouvement de jeunesse né dans les toutes dernières années du XVIII^e siècle en Allemagne, à Steglitz dans les faubourgs de Berlin, à l'initiative d'un étudiant Hermann Hoffmann et d'un écolier de seconde, Karl Fischer; puis fondé au soir du 4 novembre 1901 dans la brasserie au sous-sol de l'Hôtel de ville de Steglitz. Un mouvement qui se voulait être une révolte de la jeunesse contre l'esprit bourgeois qui régnait à l'époque dans tous les domaines de la société wilhelmiennne. Une fuite des milieux urbains et industriels, et de l'éducation de la jeunesse encadrée par les adultes qui amena ces jeunes à quitter les villes pour un retour à la nature, à la randonnée, à la vie simple. Ils remettaient à l'honneur les traditions, les chants et danses populaires, justement délaissés par leurs parents. Le *Wandervogel*, le scoutisme al-



lemantet d'autres associations formaient le *Jugendbewegung*, le mouvement de jeunesse.

La première fois que nous avons découvert, et nous n'étions manifestement pas les seuls, cet univers du *Jugendbewegung*, c'est adolescent, à la lecture de l'un de ses livres, plus précisément dans les toutes premières pages du livre *Les jeunes fauves du Führer*. Jean Mabire y écrit ceci :

« (...) Dans l'Allemagne chaotique de cette époque, les mouvements de jeunesse tiennent farouchement à leur autonomie. Ils ne veulent rien avoir de commun avec « le monde des vieux » et se réclament peu ou prou du *Jugendbewegung* des premières années du siècle. Alors, des milliers de jeunes gens parcouraient les routes de leur pays, tels des oiseaux migrants, et se voulaient fous de romantisme et de liberté, sous le grand tournant du soleil.

A l'époque la plus conservatrice de l'histoire allemande, en réaction contre la bourgeoisie et le militarisme de l'empire du Kaiser Wilhelm, ils s'étaient mis en marche. Ils savaient mieux ce qu'ils ne voulaient pas que ce qu'ils voulaient : ils refusaient – en bloc – le monde des vieux. Le *Jugendbewegung* naquit sans proclamation et sans programme. Il regroupait pêle-mêle des sec-





taires et des idéalistes, des originaux et des conspirateurs, des croyants révoltés et des païens mystiques. Il se voulait seulement un torrent.

Ces jeunes récusaient d'abord la mentalité bourgeoise du tournant du siècle. L'hyppocrisie et le conformisme leur répugnaient. Ils vomissaient le bien-être et ce qu'on nomme aujourd'hui « la société de consommation ». Alors, ils couraient les routes, se voulaient endurcis et fidèles à leurs lointains ancêtres germaniques, ils chantaient les Vikings et les Vandales. Ces « hippies » de la Belle Epoque préféraient l'« Ultima Thulé » des légendes nordiques aux paradis artificiels de Katmandou. Ils haïssaient la faiblesse et exaltaient la force. Nietzsche est mort en 1900 et un nouveau siècle commence, qui inaugure l'ère du philosophe au marteau.

Les adolescents du Jugendbewegung vivaient un véritable retour à la nature. Le mouvement, né dans les faubourgs de Berlin, voulait retrouver la pureté primitive des forêts et des étangs. Mais ce ne fut ni une fuite ni un refus. Les mots qui reviennent le plus souvent sont : camaraderie, peuple et patrie. Tout cela aboutira en 1913 à la « fête de la Libre Jeunesse allemande » au Hohen Meissner, près de Kassel. On y jure de construire un monde nouveau...

La guerre de 1914 apparaît d'abord comme une gigantesque révolution : une nouvelle Allemagne doit naître de tant de souffrances. Des milliers et des milliers de ces oiseaux migrants, qui couraient les routes en chantant les vieilles chansons de la patrie germanique, s'engagent avec un enthousiasme fantastique. »

yeux de tout ce qu'il entreprit ensuite, tout au long de sa vie, au fil de ses engagements, celui de La Communauté de Jeunesse qu'il créa en 1948 avec quelques camarades justement en s'inspirant aussi du Wandervogel. Il se retrouvait dans le regard de ces jeunes, il revivait sa jeunesse d'après-guerre dans l'enthousiasme de ces filles et de ces garçons qui voulaient comme lui faire revivre les traditions, les chants et danses populaires ; de quitter « la ville et ses murs gris » et de retrouver les sentiers de randonnée souvent oubliés par les urbains que nous étions, embarqués dans le tourbillon et la facilité du « confort » des villes.

Jean Mabire le raconte :

« La Communauté de Jeunesse va vivre du printemps 1947, au début de l'année 1950. Elle va rassembler tout d'abord uniquement des garçons, puis des filles, arrivées peu à peu dans certaines activités. Il s'agissait d'un mouvement non politique, j'insiste bien là-dessus. Métapolitique si l'on veut. Culturel et sportif. La Communauté de Jeunesse, c'était exactement l'esprit Wandervogel (...) La Communauté regroupe donc environ une trentaine de garçons. Mais, elle fera rapidement tache d'huile. »

Puis, dans son *La Varende entre nous* ⁽¹⁾, il nous confirme l'importance qu'a eu pour lui, mais aussi pour certains de ses compagnons de route, l'aventure, certes courte, de La Communauté de Jeunesse :

« A entendre les chants et à admirer les danses des Flamands comme des Bretons, je ressentis le terrible manque de ce que l'écrivain Saint-Loup devait nommer « une patrie charnelle ». Brusquement, sur cette terre du Vexin, j'avais la certitude que rien ne pouvait s'entreprendre qui ne fut placé sous le double signe d'une terre et d'un peuple. Pour moi, désormais, ce ne pouvait être que la Normandie et rien d'autre. »

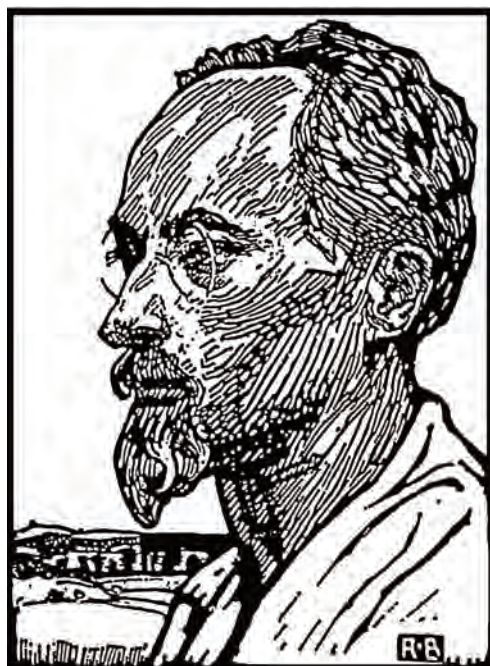


Nous le savons, il y consacra sa vie grâce à plusieurs actions et engagements parfois menés simultanément, comme l'aventure de la revue *Viking*, comme la création de son atelier des arts graphiques *Les Imagiers Normands* à Cherbourg, son poste de journaliste à *La Presse de la Manche*, son engagement au sein du *Mouvement Normand* ou encore tous les livres qu'il publia dont la Normandie en était le théâtre, l'héroïne ou le prétexte à une belle histoire... Une fois cette œuvre en marche, il n'était donc pas surprenant qu'en 1972 il participa à la création – il en était à l'initiative aussi – d'un mouvement de scoutisme, Europe-Jeunesse, qui fut une réaction nécessaire et salvatrice à la chienlit née de Mai 68. Là aussi, les



C'est d'ailleurs, et nous pouvons le dire, grâce à ce passage, puis à la recherche d'informations sur le sujet, notamment après la découverte d'un petit livre paru en 1986 chez Pardès, *Wandervogel* sous-titré, *la jeunesse allemande contre l'esprit bourgeois (1896 – 1933)* de Karl Höffkes, que des jeunes normands décidèrent de créer un mouvement qui s'inspira clairement de cet esprit *Wandervogel*, puisqu'ils choisirent comme nom : *Les Oiseaux Migrateurs*. La création de ce mouvement a déjà été évoquée dans les lignes des bulletins passés de l'AAJM mais ce fut pour nous – car nous étions au tout début de ce mouvement – l'occasion de notre rencontre avec Jean Mabire. En effet, il fut tout de suite séduit par cette initiative qu'il accepta immédiatement de parrainer au solstice d'été 1992 en Cotentin.

Ce que nous savons moins c'est qu'il revivait là, quarante-quatre ans après, un épisode de sa vie. Un épisode majeur, fondateur à ses



témoins et les sources sont claires, il s'est encore inspiré du *Wandervogel* et du scoutisme de Baden-Powell pour dessiner les contours de ce mouvement de jeunesse qui se voulait libre de toutes attaches confessionnelles et de tout rattachement aux organisations existantes notamment.

Nous nous sommes tous interrogés sur l'attachement que Jean Mabire avait avec ce mouvement du *Wandervogel*. Certains, mal intentionnés ou qui n'ont pas fait un minimum de travail de compréhension et de recherche sur le sujet, imaginaient que Jean Mabire était de ces nostalgiques d'une certaine époque qui nous interdit aujourd'hui toute discussion possible. Non, Jean Mabire était parfaitement au fait de l'histoire de ce mouvement. Nous nous souvenons même qu'il avait gentiment transmis aux Oiseaux Migrateurs une traduction de sa main d'un opuscule édité en Angleterre qui raconte justement l'histoire du *Jugendbewegung*. Il connaissait leur histoire marquée par plusieurs périodes. D'abord celle du *Wandervogel* d'avant la Grande Guerre. Puis, celle de l'entre-deux guerres avec l'orientation *Bundisch* prise par ceux qui survécurent aux tranchées. Période qui s'achèvera par la dissolution par le régime national-socialiste qui prit le pouvoir en 1933, de tous les groupes qui se revendiquaient du *Jugendbewegung*, incitant les jeunes à rejoindre l'organisation officielle du parti : la Hitlerjugend.



Plus tard, quatre ans après sa disparition, paraissait une somme sur l'histoire de la jeunesse allemande de son ami Philippe Martin ⁽²⁾. Ce dernier évoque l'aventure de ces jeunes allemands « révoltés » qui plurent tant à Jean Mabire. Mais venaient nous confirmer le cruel dilemme qui s'offrait à toutes ces filles et tous ces garçons. Résister ou s'intégrer ? Philippe Martin évoque cet épisode presque tragique de leurs dernières et vaines tentatives à essayer de faire vivre l'esprit du *Wandervogel* au cœur de la révolution nationale maintenant bien installée dans toute l'Allemagne.



« Le mouvement de jeunesse issu de la guerre mondiale alla à sa fin en 1933, dans la désunion. Les tentatives unitaires n'avaient pas manqué, par exemple le feu de camp fédéral des Bünde dans le Fichtelgebirge (1923), la cérémonie du souvenir des morts et la consécration du Mouvement d'honneur de Langemarck (Heidelstein / Rhön, 1924), les grandes randonnées aux frontières (1930), la « Marche en étoile » des Bünde pour les cérémonies commémoratives sur le tombeau de Joseph Haydn à Eisenstadt, avec la participation de groupes venus de toutes les contrées d'Allemagne. Tous les essais de parvenir à un « Bund unitaire » échouèrent. L'ultime tentative réunit à Pâques en 1933 les grandes « corporations » bündisch (Freischar, DPB, Bund Grand-allemand) à Münsterlager, dans la Lande de Lünebourg. Accompagné de cin-



quante tambours de lansquenets roulant en sourdine, résonna le chant en canon Leverdod as Slaw (plutôt morts qu'esclaves). Les Bünde désignèrent pour le principe de nouveaux chefs, on chanta le Trutzlied, le lundi de Pâques, après un ultime défilé, la réunion fut dispersée par les forces de l'ordre et la Jeunesse hitlérienne. »

Et plus loin, l'auteur, à qui nous devons – il faut le rappeler ici – la traduction française du célèbre chant poétique de Walter Flex, *Les Oies Sauvages*, bien connu en France depuis 1948, rapporte les propos de Baldur von Shyrach, chef des Jeunesses hitlériennes, qui en 1934, dressa un bilan relativement violent qui sonna le glas du *Jugendbewegung* :

« Ce qu'on appelait le Mouvement allemand de jeunesse (Deutsche Jugendbewegung) est mort. Cette constatation ne procède pas d'un mauvais esprit. Aucun chef de jeunesse de notre époque ne contestera les services rendus au mouvement de jeunesse par le Wandervogel de Karl Fischer. Ce mouvement a été aussi valable en son temps que la jeunesse hitlérienne aujourd'hui, et sans aucun doute plus d'une façon de penser, plus d'un mode de vie du mouvement de jeunesse ont contribué à créer la base de la HJ : l'idée de la conduite de la jeunesse par elle-même (Selbstführung der Jugend), le conflit déclaré avec les conceptions bourgeoises de la société, la volonté de retrouver aux sources populaires de la tradition, du pays natal (Heimat), les valeurs de la camaraderie et bien d'autres choses encore, la HJ a trouvé là des valeurs qui lui sont familières.

« (...) Ce n'est pas moi qui ai prononcé le jugement fatal contre les Bünde. Ce jugement, c'est la vérité, c'est la réalité vécue qui l'ont prononcé. Notre temps n'a que faire d'écoliers romantiques des classes secondaires autour de feux de camp. Notre époque se désintéresse des débats intellectuels de jeunes gens de dix-sept ans sur le sens de la vie, dès lors que ces débats n'aboutissent à rien de concret. »

Après la seconde guerre mondiale, ceux qui avaient survécu et qui avaient appartenu à des groupes *Wandervogel* d'avant-guerre, ressortirent leurs fanions de marche, leurs étendards et leurs carnets de chants. Ils rallumèrent la flamme et firent en sorte que l'esprit *Wandervogel* perdure et arrive jusqu'à nous... et nous inspire à notre tour.

Benoît DECELLE et Fabrice LESADE,
anciens présidents des Oiseaux Migrateurs.

- (1) *La Varende entre nous*, de Jean Mabire, Présence de La Varende, 1999
- (2) *A la recherche d'une éducation nouvelle, histoire de la jeunesse allemande 1813-1945*, de Philippe Martin, Les éditions du Lore, 2010

Les Dieux Maudits

Notre numéro 55 avait pour thème la mythologie nordique en partant de l'ouvrage de Jean Mabire **Les Dieux Maudits**, paru en 1978 et en édition de luxe, en 2004, par les éditions Irminsul. Il se présentait avec une élégante couverture en cuir, relié par une cordelette.

De cet ouvrage illustré par Mathieu Tison d'Espatures, nous avons pu en reconstituer vingt-huit et vous les proposons aujourd'hui.

Identique en tout point à l'édition de 2004, seule la couverture change, elle est aujourd'hui en bois de bouleau protégé d'un vernis écologique et reliée d'un cordage fabriqué à Hambourg car nous avons désiré lui conserver le caractère nordique du texte qu'il contient.

Par les quelques photos de cette proposition, Vous pourrez vous rendre compte de l'aspect de ce volume de 156 pages.

Nous le réservons naturellement à nos abonnés car cet ouvrage de collection est à la fois rustique et élégant comme l'est le Grand Nord. **Nous vous le proposons au prix de 40,00 €, y ajouter 10 € pour les frais de port.**

Il n'y a que 28 exemplaires, nous ne pourrions donc satisfaire que vingt-huit d'entre vous,

N'attendez pas pour passer commande, c'est une proposition qu'il ne faut pas négliger.

Les commandes sont à adresser, accompagnées d'un chèque à : A.A.J.M. - BP 14 - 59137 Busigny ou paiement par paypal sur : <https://www.paypal.me/lesamisdejeanmabire>, en précisant l'objet de votre commande.





Assemblée générale de l'AAJM

du 26 mars 2022 à Saint-Contest (Normandie)

Chers Amis de Jean Mabire,

Katherine Mabire-Hentic, présidente de l'Association, m'a chargé en tant que vice-président, de la représenter.

En effet, son état physique et moral nécessite qu'elle se « reconstruise », selon sa propre expression, et elle n'était pas en mesure de se joindre à nous.

Elle m'a par ailleurs demandé de vous faire savoir qu'elle renonçait à son poste de Présidente et de membre du Conseil d'Administration, se contentant de son statut d'épouse de l'Eponyme. Ceci tout en restant bien sur membre de l'Association.

La crise covidique nous a empêchés de nous retrouver depuis la dernière assemblée générale qui remonte au 18 mai 2019. C'était à Saint-Servan, en Bretagne, et aussi la dernière occasion de se rendre sur les lieux où à vécu et travaillé Jean Mabire.

Nous n'y étions qu'une poignée, et l'AAJM n'a survécu peut-on dire que grâce à son magazine.

Aujourd'hui nous sommes plus nombreux et c'est en quelque sorte un retour aux sources et j'espère un nouveau départ.

En effet l'AAJM, idée de Me Boscher, a été de fait fondée au château de Caen.

Il y avait alors autour de l'Eponyme : **Didier Patte**, qui sera le premier président ; **Me André Boscher**, secrétaire général ; **Nicole Boyer**, trésorière.

Pour les vice-présidences Maït'Jean avait tenu à avoir en quelque sorte des « témoins », c'est-à-dire les personnes alors les plus proches de lui, soit Katherine Mabire et moi-même.

L'Association a été enregistrée à la Préfecture de la Seine-Maritime le 20 novembre 2001. Je rappelle son objet : « ... **regrouper les amis de l'écrivain Jean MABIRE afin de mieux faire connaître son œuvre littéraire, historique et artistique, à la diffuser et la rendre accessible au plus grand nombre, éviter de la voir dénaturée, assurer le regroupement et la conservation de ses archives et de la documentation qu'il a réunie.**

L'association se donne aussi pour mission de défendre, le cas échéant, l'auteur et son œuvre ».

Lors de la présente AG, outre l'approbation des rapports moraux et financiers, nous aurons à procéder à l'élection d'un nouveau Conseil d'Administration. En effet selon les statuts celui-ci devait être « élu par tiers tous les ans », ce qui n'a pas été possible pour les raisons que

l'on sait. Il procédera ensuite à l'élection du nouveau Bureau.

Se pose aussi le problème du choix d'un nouveau Siège Social celui-ci étant auparavant situé à Saint-Servan dans un bâtiment vendu depuis.

Les questions pratiques vont être traitées par notre Trésorier-Rédacteur en Chef du Magazine et véritable cheville ouvrière de l'AAJM : j'ai cité mon Camarade Bernard Leveaux ici présent.

Je lui passe donc la parole et déclare cette Assemblée Générale ouverte.

Cette introduction du vice-président L-C Gautier a été suivie par la présentation des rapports moral et financier par B. Leveaux qui cumule les fonctions de trésorier et de secrétaire.

Il en est ressorti que les finances de l'AAJM étaient saines tout en restant précaires.

Sur le plan moral, comme dit plus haut les restrictions imposées par les pouvoirs publics ont empêché durant deux ans toute activité communautaire. Il est prévu de pouvoir se réunir entre les AG selon des modalités et lieux à déterminer.

Ces deux rapports adoptés à l'unanimité il a été procédé au renouvellement du Conseil d'Administration qui a ensuite élu le Bureau de l'Association. Celui-ci comporte :

- Président : **Gautier Decaen**
- Vice-président : **L-C Gautier**
- Secrétaire-Trésorier et responsable du Magazine : **Bernard Leveaux**.

Outre **Didier Patte**, Président d'Honneur, il a été décidé d'accorder ce titre à **Katherine Mabire-Hentic**, qui bien qu'absente par obligation à suivi les travaux de l'AG par voie de courriels.

L'Assemblée Générale a été close par le nouveau Président.

Le Président d'Assemblée
Louis Christian GAUTIER



Ces merveilleux fous volants sur leurs drôles de machines!

A l'instar des Daurat, Mermoz, Saint Exupéry, Guillaumet, notre collaborateur et ami Gilles Arnaud, fidèle éditeur et distributeur de notre bulletin, séduit par la passion de l'aéronautique, a créé, bien malgré lui, la Compagnie Générale de l'aéropostale de l'A.A.J.M!

Quoique l'autogire, appareil qu'il a appris à maîtriser, tienne plus de l'hélicoptère que de l'avion, Gilles nous fait plus penser à un Blériot qu'à un Turcat, son poste de pilotage étant à ciel ouvert. Lors de la sortie de notre dernier bulletin, il s'est simplement mis dans la tête de venir nous livrer sa production par air.

De Bernay à Cambrai, un vol de 220 km en ligne droite d'une durée de deux heures, peut-être pas tout à fait un exploit, mais quelque chose de très respectable et surtout une grande marque d'amitié par ailleurs très symbolique puisque l'appareil atterrit sur la piste de l'aérodrome Blériot de Cambrai.

Un signe également pour Gilles, cette plaque portant cette phrase : « **A ceux pour qui le rêve d'Icare est devenu réalité** » ! Occasion également d'un déjeuner sur l'herbe avec 4° Celsius mais sous un merveilleux soleil d'hiver.

Pris par la passion de l'homme-oiseau, au manche de sa drôle de machine portant les armes de Mait' Jean, il survole maintenant toute la Normandie et y effectue de très jolis reportages de cette terre vue du ciel, reportages que vous pouvez retrouver dans l'émission « **La Normandie vue du Ciel** », sur **TVNormanchannel** ou **TVNC** (webtélévision liée au Mouvement Normand).

Tu nous étonneras toujours, Gilles et merci encore pour ta précieuse aide et surtout ton Amitié.

B. L





Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
Siège social : 13 quai de Solidor - F35400 SaintMalo
Adresse administrative : BP 14 - F59137 Busigny

contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland™ 2022
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)